

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 19.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 11 MAI 1882

## AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer. *L'Opinion Publique* est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

## LE RECENSEMENT

Nous avons fait voir, dans un article précédent, combien l'accroissement de la population française de la province de Québec avait été rapide pendant la dernière décennie. Il nous reste à montrer qu'il n'a pas été moins considérable au Nouveau-Brunswick, à la Nouvelle-Ecosse et dans la province d'Ontario.

Au Nouveau-Brunswick, la population se partageait comme suit en 1871 et en 1881 :

	1871	1881	Aug	Aug p 0/0
Population totale..	285,594	321,233	35,639	12.48
Acadiens .....	44,907	56,635	11,728	26.12

A la Nouvelle-Ecosse comme suit :

	1871	1881	Aug	Aug p 0/0
Population totale..	387,800	440,572	52,772	13.6
Acadiens .....	32,833	41,219	8,386	25.54

Ainsi, dans la Nouvelle-Ecosse et au Nouveau-Brunswick, la proportion moyenne de l'augmentation générale est de 13.04 p. 0/0 pour la dernière décennie. Dans ce chiffre, les Acadiens sont comptés avec les autres nationalités. Si l'on veut savoir la proportion réelle de l'augmentation des autres nationalités comparée avec celle des Acadiens, il ne faut pas faire entrer ces derniers dans l'augmentation générale.

Le résultat obtenu par ce calcul est vraiment étonnant.

Prenons d'abord le Nouveau-Brunswick :

	Popul.	Popul.	Aug	Aug p 0/0
	1871	1881		
Total de la population } les Acadiens non } compris .....	240,687	264,598	23,911	9.93

La Nouvelle-Ecosse :

	Popul.	Popul.	Aug	Aug p 0/0
	1871	1881		
Total de la population } les Acadiens non } compris .....	354,967	399,352	44,386	12.50

Nous voyons par ce tableau que l'augmentation de la population générale de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick, moins les Acadiens, n'a été, pendant les dix dernières années, que de 11.22 p. 0/0, tandis que l'accroissement des Acadiens dans les deux provinces pendant la même période a été de 25.83 p. 0/0, c'est-à-dire plus du double.

Si nous ne perdons pas de vue le fait qu'en 1763 les

Acadiens ne comptaient que 10,000 âmes, nous inclinons à croire que si cette progression continue pendant encore cent ans, M. Rameau aura eu raison de dire que les Acadiens redeviendront les maîtres de l'Acadie.

Tournons-nous maintenant vers l'Ouest et nous verrons un accroissement non moins étonnant. Le recensement de 1763 ne donne pour la région de l'Ouest du Mississippi que 4,000 âmes. Ce groupe était si peu important qu'on l'a perdu de vue pendant cinquante ans, et qu'on le croyait absorbé par l'élément anglais. On a été tout surpris de sa puissance en 1861, en 1871 et en 1881 on le trouve formant un groupe important :

CANADIENS-FRANÇAIS DANS L'ONTARIO :	
1871 .....	75,383
1881 .....	102,743
Augmentation .....	27,360

Ce qui donne une augmentation de 36.29 p. 0/0.

C'est la plus forte augmentation que nous trouvons dans le recensement. Il est bon d'ajouter que ce groupe d'Ontario s'est accru grâce à l'immigration venue de la province de Québec.

Cette étude du recensement ne serait pas complète si nous ne disions pas un mot des groupes français des Etats-Unis. Combien comptons-nous de Canadiens dans la république voisine ? Voilà une question qui a été résolue de bien des façons diverses. Il n'y a jamais eu de dénombrement spécial de nos compatriotes fait par ordre du gouvernement américain. Le seul moyen d'arriver à un dénombrement approximatif, c'est de voir quelle a été la progression d'accroissement de la population canadienne, et de déterminer, ce point une fois établi, quel aurait été l'accroissement naturel de la population si tous les Canadiens étaient restés au pays. Les statistiques nous font voir que la période de redoublement de notre population est de 28 ans. D'après cette donnée, et en prenant l'année 1763 comme point de départ, nous arrivons à 1877 comme époque de notre quatrième redoublement. Or, en 1763, la population française se décomposait comme suit :

Canada .....	70,000
Acadie .....	10,000
Ouest et Mississippi .....	4,000
Total .....	84,000

En partant de cette base on arrive à trouver en dehors du pays environ 350,000 Canadiens. C'est assurément beaucoup trop, mais ce chiffre est loin d'être aussi élevé qu'on le pense généralement ; mais entre des estimations faites au hasard et un résultat tiré de calculs faits sur les données de la statistique, il n'y a pas à hésiter. Du reste, le chiffre des Canadiens émigrés aux Etats-Unis, tel que nous le donnons, est encore trop considérable et bien de nature à justifier les regrets que provoque cette émigration.

## SOYONS PRATIQUES

Il y a une qualité que nous ne saurions trop admirer et trop imiter chez les Anglais, les Irlandais et les Ecosais, qui forment avec nous la population du Canada : c'est le grand sens pratique qui les distingue ; c'est cet esprit de corps qui leur fait mettre de côté toutes leurs divisions à un moment donné, lorsque leur intérêt l'exige.

Nous avons été trop souvent témoins et quelquefois aussi victimes de cet esprit pratique pour que nous ne signalions pas sa dernière manifestation.

Au commencement de la présente session du parlement fédéral, les journalistes anglais, représentant les journaux des nuances les plus différentes, ont formé une société de colonisation et acheté un township au Nord-Ouest. Ils ont fait l'opération sans bruit, en hommes d'affaires. Toutes les actions ont été souscrites et aujourd'hui elles ne se vendraient qu'à prime.

Où sont les journalistes canadiens qui figurent dans cette société ? Hélas, ils brillent par leur absence ! Mais on nous répondra : Ils n'auraient pu y entrer quand même ils l'auraient voulu, les sociétaires anglais se

seraient montrés trop exclusifs. Nous croyons que c'est là une erreur. Nous savons de source certaine que quelques journalistes français ont été priés de faire partie de la société, et qu'ils ont refusé.

Le fait reste acquis que des grits enragés et des tories féroces, qui se vouent dans leurs feuilles respectives à tous les diables, se sont parfaitement entendus pour organiser une petite opération dont ils espèrent bien retirer de jolis profits. Nous le leur souhaitons, car ils le méritent. La fortune appartient à ceux qui se donnent la peine pour l'obtenir.

Avouons que nous sommes tous loin nous, Canadiens, d'avoir cet esprit pratique. A coup sûr, lorsque nos orateurs populaires font l'éloge de nos qualités et de nos vertus le jour de notre fête nationale, ils ne peuvent guère encenser chez nous le génie des affaires. Nous n'en sommes qu'à l'enfance de l'art. Mais connaître notre faiblesse, la signaler, c'est presque apprendre à nous en corriger. Cela serait d'autant plus facile que nous sommes à bonne école.

Continuons à nous dénigrer les uns les autres, puisque cela nous amuse et nous paraît indispensable ; que les journalistes s'accusent mutuellement de malhonnêteté, même lorsqu'ils n'ont pas le sou, pour donner un semblant de vérité à l'accusation, mais que cette manie ne nous fasse pas perdre de vue les avantages que nous pourrions nous procurer avec un peu d'entente.

Nous valons bien autant que nos émules ; nous ne leur cédon en rien au point de vue de l'intelligence. Les journalistes français, Dieu merci, n'ont rien à envier à leurs collègues anglais. Nous, Canadiens, nous tenons des Français d'autrefois l'amour de la gloire et de tout ce qui flatte notre vanité. Nous sommes trop portés à vivre de notre glorieux passé dont nous parlons sans cesse. Nous nous oublions volontiers dans ces souvenirs, sans nous prévaloir du présent, sans préparer l'avenir qui dépendra du plus ou moins de notre énergie et de notre industrie.

## LA RÉVOLUTION EN ITALIE

UN PHILOSOPHE SANS BOUSSOLE

" Quel est l'ami de la sagesse et de l'élégance qui ne connaisse et n'aime Térrence Mamiani ? Peut-il être un philosophe d'un esprit plus pénétrant et plus austère, un poète plus religieux et plus pur, un patriote plus zélé et plus sage ? Jusque dans son style virgilien et chaste, gracieux sans mollesse, décent sans pruderie, brillant sans affectation, il y a comme un reflet de son âme et de son esprit." C'est en ces termes que V. Gioberti, dans son *Primato*, nous parle de ce Mamiani que De Gubernatis de son côté appelle le pontife vénéré de la philosophie italienne.

Après des éloges si enthousiastes, l'on s'attend naturellement à trouver devant soi un génie puissant, car, si l'Angleterre a pu, dans sa pénurie de penseurs, acclamer un sophiste comme Darwin et lui donner une place à Westminster Abbey, l'Italie compte dans le passé et le présent des philosophes assez remarquables pour ne pas brûler son encens en l'honneur du premier Don Quichotte philosophe venu. Et cependant, avouons-le, l'Italie révolutionnaire, qui renchérit encore sur ces louanges données à Mamiani par V. Gioberti et De Gubernatis, n'approuve cette fois qu'une ombre de ses penseurs ordinaires. Lui érigera-t-elle un jour un monument à Santa Croce de Florence, nous ne le savons pas ; n'a-t-elle pas mis Victor-Emmanuel au Panthéon ? n'a-t-elle pas, pour ainsi dire, divinisé un Mazzini et un Cavour ? Mais ce que nous savons bien et ce que nous nous proposons de démontrer, c'est que, si l'histoire reconnaît en Mamiani un écrivain didactique de premier ordre et un poète élégant, elle ne verra dans ses œuvres philosophiques que le fruit d'un génie médiocre et d'un esprit agité. Son ton absolu et catégorique ne le mettra pas à l'abri de ce jugement sévère.

Térrence Mamiani naquit à Pesaro en 1799. En 1831, s'étant jeté dans le mouvement révolutionnaire des Romagnes, il fut arrêté et condamné à l'exil. Paris fut pendant quinze ans le théâtre de ses études littéraires et philosophiques. L'Italie le revit en 1846 ; mais après

le rétablissement de Pie IX par la France, Mamiani, qui avait été membre de l'Assemblée Constituante, quitta Rome et se retira en Piémont. Là, grâce à son dévouement pour la politique de Cavour, il a vu les honneurs et les dignités affluer autour de sa personne après avoir été membre du parlement et professeur de philosophie à l'Université de Turin, il fut successivement ministre de l'instruction publique et ambassadeur en Grèce ; aujourd'hui, il drape sa vieillesse dans la robe fourrée d'or monacal du royaume de l'Italie une et indivisible.

Sa vie présente des aspects variés ; son génie aussi : il a été un poète, un homme d'état, un écrivain et un philosophe. Ici, c'est en cette dernière qualité que nous l'étudions, et, nous regrettons de le dire, de même qu'en politique, en philosophie, nous trouvons Mamiani révolutionnaire constant sous les divers systèmes qu'il embrasse et répudie tour à tour.

Le dix-neuvième siècle est par excellence le siècle des restaurants, et partant le siècle des restaurateurs ; est-il vraiment celui des restaurations ? Nous ne le saurions affirmer, malgré le grand nombre de livres publiés sous ce titre et qui ont pour objet de restaurer toute chose, depuis la santé compromise jusqu'à la raison et la science dangereusement malades. Il n'y a donc rien qui doive nous surprendre en ce que Mamiani ait choisi pour sujet de son premier livre *La restauration de la philosophie italienne* : même nous dirons que la publication d'un livre sur ce point était opportune et utile, car la philosophie se débattait alors dans les bas-fonds du sensualisme, et la société entière croupissant dans cette boue, ne regardait plus les étoiles trop hautes et trop belles pour ses yeux affaiblis :

Non guardi le stelle,  
Son tropp' alte per vi, è troppo belle.

Mais, ce que nous critiquerons, c'est la réforme qu'il ne craignit pas de proposer dans ce livre. Au lieu d'essayer de ramener l'Italie à sa véritable philosophie nationale, je veux dire à la philosophie d'Aristote, telle que les scolastiques et saint Thomas surtout nous l'ont donnée, il fit tous ses efforts pour la lancer sur la route malheureuse ouverte par un Campanello, un Telesio, un Giordani Bruno. Il oublia complètement que l'Italie avait eu une philosophie brillante avant la révolte de Luther, et qu'elle dût à cette philosophie tout aussi bien sa prospérité matérielle que la préservation de sa foi. Mais comment Mamiani eût-il pu jeter des regards autres que des regards de mépris sur ce Moyen âge dont il devait comme sectaire blasphémer la religion divine ?

Son livre donc manqua son but ; il ne servit en réalité qu'à rappeler les doctrines de l'école dite empirique et à les opposer à celles de l'idéalisme défendues par Rosmini. "Alors, nous dit Ferri, il y eût entre les deux philosophes une polémique violente qui donna lieu à la publication de deux ouvrages dans lesquels les esprits les plus pénétrants de l'école réactionnaire ne tardèrent pas à découvrir la source des plus sérieuses erreurs." Nous prouverons que c'est bien le cas pour Rosmini ; il n'est pas difficile de voir que la philosophie expérimentale prônée par Mamiani était une philosophie désastreuse.

Pour lui, en effet, si les philosophes sont souvent en désaccord, cela ne vient pas, comme on le croit vulgairement, de la difficulté réelle que présentent certaines questions, mais seulement de la fausseté des méthodes. Tout est dans la méthode à ses yeux, comme l'avaient dit avant lui Descartes, Dugald-Stewart et Cousin. Et cette méthode salubre, quelle est-elle ? Bien juger et bien affirmer de soi-même et des objets extérieurs. C'est ce que l'homme fait au moyen d'une double intuition, l'une immédiate, par laquelle il connaît ses propres idées, et l'autre médiate par laquelle il connaît les choses extérieures ; s'il croit à cette double intuition et s'il est persuadé que les choses sont ce qu'elles lui paraissent être, ce n'est qu'en vertu de la foi *instinctive* qu'il a au sens intime. Quand ensuite Mamiani en vient à l'application de cette méthode purement empirique, quoique plus large que celle des matérialistes ordinaires, il se trouve en la compagnie des philosophes écossais, et il n'évite pas plus qu'eux l'écueil du sensualisme. Au reste, c'était bien là l'erreur qu'il croyait implanter grâce au manteau de mysticisme dont il voilait ses idées perverses et au ton cauteleux et réservé avec lequel il les présentait : il savait bien que jamais poison n'agit plus efficacement que lorsqu'il est bu lentement et sans défiance !

Cependant, il se trompa ; il fut vaincu dans la lutte et il dut reconnaître lui-même s'être gravement trompé. Après une longue maladie, le philosophe de Pesaro passa armes et bagage dans le camp de l'idéalisme. Cependant, nous devons à la vérité de dire qu'il sut s'y garder des exagérations ou mieux des erreurs très graves de Gioberti et de Rosmini. Il ne reconnut ni un idéal purement possible, ni des idées innées, ni bien moins encore la vision de la pensée divine. Sous ce rapport, il se montra beaucoup plus pratique que ses deux maîtres. Mais ce mérite ne laisse pas d'être obscurci par un défaut, je dirais organique : celui de croire que la raison et la foi doivent être indépendantes l'une de l'autre et de céder à l'esprit *livre* un champ absolument libre. C'est là admettre le principe même du rationalisme, et avec

ce principe il devenait impossible de s'arrêter à l'idéalisme.

Mamiani développa ses nouvelles idées philosophiques dans trois livres : le *Discours sur l'ontologie*, les *Dialogues sur la science première*, et les *Confessions d'un métaphysicien*. Le premier contient en germe les deux autres, mais le second nous révèle toute la pensée de l'auteur sans aucune restriction.

Vers 1865, notre philosophe fit une dernière évolution et se professa ouvertement un défenseur de la libre pensée. Dans un livre qu'il publia alors sous le titre de *La religion de l'avenir*, il s'efforce de démolir le christianisme et se fait un apôtre du déisme. Pour lui, le miracle est impossible, le péché originel n'est qu'un rêve, l'incarnation et la rédemption que des fables ; la Providence elle-même est sacrifiée au destin des païens, et Dieu n'est pas à l'abri de ses blasphèmes. N'eût l'âge arrêté Mamiani sur la pente de ses erreurs, il en serait venu certainement au culte des facultés humaines : *Homo sibi Deus*.

Ce fut celui que la Révolution appelle le pontife de la philosophie italienne. Grand homme en effet, bien digne de dicter ses oracles infailibles, celui qui ne sut pas se diriger lui-même ! Mais que dis-je ? n'est-ce pas assez qu'il ait blasphémé l'Église ? n'est-ce pas assez qu'il ait attaqué le pouvoir temporel des Papes ? n'est-ce pas assez qu'il ait voulu faire du christianisme une succursale de ce qu'on est convenu d'appeler la civilisation moderne ? Devant ces brillants exploits, ses changements fréquents de doctrines, son mépris pour la philosophie italienne, ses sophismes nombreux sont tout au plus des peccadilles ou, mieux, sont des mérites réels, car ils étaient nécessaires pour les besoins de la cause révolutionnaire.

S'il laisse un nom comme poète et littérateur, il est certain qu'il ne vivra pas comme philosophe après la génération qu'il a corrompue. Pour vivre, il faut ouvrir de nouveaux horizons à l'intelligence humaine, il faut lui montrer de nouvelles voies vers la vérité et le bien, il faut la lancer dans les champs infinis du vrai, et de cela, TERENCE Mamiani n'a rien fait : le génie lui manquait. Sa punition a été de voir de son vivant la décadence de la philosophie en Italie, punition rendue pour lui plus humiliante encore par le soin qu'a pris le pape de tendre une main secourable à la raison naufragée et de la conduire au port de la vraie philosophie italienne et catholique, celle qu'enseigna le grand saint Thomas d'Aquin.

GIULIO.

## LES PARLEMENTS

La question à l'ordre du jour parmi les députés est celle-ci : Quand nous en irons-nous ? Ces pauvres représentants du peuple sont sur les dents ! Depuis plus de six semaines, ils ne regagnent le logis qu'à des heures indues. Les longues séances, ne finissant qu'au point du jour, sont depuis longtemps à la mode. Il faut tout de même une rude santé pour résister à une pareille corvée ! Dire qu'il y a des députés, en fort petit nombre il est vrai, comme Sir John, qui y résistent depuis près de cinquante ans ! Le premier ministre, nous disait un de ses intimes, a cette faculté de dormir en tout temps, qui est le privilège de quelques hommes. Quelle que soit l'heure à laquelle il se met au lit, il s'endort immédiatement et pour huit ou neuf heures. Il y a des gens qui ne peuvent pas clore l'œil s'ils se couchent après minuit. Que ceux-là ne se risquent jamais au parlement.

La seule mesure qui excite aujourd'hui l'intérêt des députés est celle qui modifie les collèges électoraux d'Ontario. Le recensement de 1881 donne deux députés de plus à la province voisine, et le gouvernement a taillé les deux nouveaux comtés devenus nécessaires dans ceux qui existaient déjà, tout en modifiant considérablement une foule de divisions électORALES.

On pense que le parlement sera prorogé samedi prochain, mais il n'y a rien de certain à ce sujet.

À Québec, c'est le projet de loi concernant la vente du chemin de fer de Québec à Montréal, qui est la grande attraction du moment. Le bill a subi toutes les épreuves ordinaires à l'Assemblée Législative, et les Conseillers sont à le discuter.

On attend avec impatience ou peut-être anxiété le budget qui nous fera connaître notre véritable position financière. Il reste beaucoup de travail à faire à Québec, et les députés sont menacés de passer le temps des semaines dans les murs de la capitale provinciale.

## NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Les affaires d'Irlande se compliquent chaque jour davantage. Jeudi dernier, le télégraphe nous apprenait que le secrétaire d'état pour l'Irlande, M. Forster, s'était retiré du cabinet Gladstone, parce qu'il n'approuvait pas la décision à laquelle ses collègues étaient arrivés relativement à MM. Parnell, Dillon et autres chefs

irlandais. On sait que ces agitateurs avaient été emprisonnés l'an dernier et M. Gladstone, voulant essayer de la politique de conciliation, les a mis en liberté il y a quelques jours. Lord Cavendish fut nommé pour remplacer M. Forster, et vendredi dernier, il arrivait à Dublin. Samedi soir le télégraphe nous apprenait qu'il venait d'être poignardé ainsi que son secrétaire, M. Burke, pendant qu'ils se promenaient dans un des parcs de Dublin.

Ce double meurtre a produit une sensation immense et on s'expliquait d'autant moins le motif du meurtre que le nouveau secrétaire d'Irlande était censé représenter une politique d'apaisement. Pourquoi l'avoit assassiné lorsqu'on avait laissé échapper Forster, l'homme des mesures rigoureuses ? Ce double meurtre pourrait bien nuire à la cause de l'Irlande et provoquer les sévérités que Forster regardait comme le seul remède à l'état de choses actuel.

## LA PAQUE RUSSE

La colonie russe de Paris s'est réunie, le dimanche 9 avril, à son église de la rue Daru, pour célébrer la Pâque, qui tombait, cette année, dans le rite grec, à la même époque que chez nous.

La cérémonie est vraiment curieuse, avec la pompe qui s'y déploie, les chants, d'un rythme si particulier, les ornements sacrés qui ne servent qu'à cette occasion. On sait, en effet, que l'archiprêtre revêt une sorte de surplis en soie brochée d'or sur lequel se trouvent appliquées des images saintes, recouvertes d'un verre et très richement encadrées.

Au moment de l'élévation, un immense rideau rouge tombe et isole l'officiant des assistants.

Le personnel de l'ambassade tout entier se trouvait, debout, aux premiers rangs, entourant le grand duc Constantin.

Les chœurs, d'une mélodie très étrange, sont du compositeur Nicolas Mazourine, un des descendants de cette famille de serfs des Tolstoï, devenue puissamment riche, tenait ses maîtres par son or.

En France, l'emploi de chœur d'église n'a assurément rien de bien enviable. Il n'en est pas de même dans la religion orthodoxe. Leur emploi leur donne droit à des prérogatives et à des immunités. Un chœur de l'église de Kazan ou de la cathédrale Saint-Isaac est tout à fait un personnage.

Les basses de l'église de Kazan sont célèbres ; elles arrivent à des degrés de profondeur incroyables. On dirait véritablement que les voix sortent du sol.

\* \*

—*Christos vosress !*

C'est par ces mots échangés qu'on célèbre la Pâque russe—et l'on s'embrasse.

Refuser d'embrasser quelqu'un ce jour-là serait considéré comme une grave insulte. Avouez qu'il est dommage que cette coutume ne soit pas introduite dans nos usages ! Pour quelques baisers qu'il faudrait avaler en faisant la grimace, il y aurait d'assez agréables revanches à prendre !

En France, le jour de Pâque, tout se passe à l'intérieur de l'église. Mais, en Russie, le pope, suivi de ses diacres qui chantent des cantiques, parcourent la ville en bénissant les gâteaux que présentent les passants. Ce gâteau, qui s'appelle le *paska*, est un étrange composé de blancs d'œufs, de farine, de gruau et... d'encens. Au sommet, on plante une fleur.

Dans toutes les familles de la colonie russe, on aura mangé cette nuit le *paska*.

\* \*

—*Christos vosress !*

Cela signifie aussi, non seulement que le Christ est ressuscité, mais que les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Adage d'une vérité si profonde qu'elle est universelle.

La Pâque russe est un prétexte à présents. Chez nous, on n'envoie guère qu'une jolie bagatelle, mais il n'en va pas de même en Russie. Témoin ce souvenir historique :

À la Pâque qui précéda l'année de sa mort, le czar Alexandre II, après les compliments et les vœux d'usage, remit à une princesse très connue le don qu'il lui destinait.

—Excusez-moi ! lui dit-il en souriant, ce n'est qu'un cadeau de ménage... un rien !

La princesse ouvrit l'écrin que lui présentait l'empereur et y trouva, en effet—un dé à coudre.

—Voyez donc, ajouta le czar, il me paraît d'un travail assez curieux...

La princesse le tourna entre ses doigts et vit que, contrairement aux dés ordinaires, il fallait le dévisser pour pouvoir le mettre.

Elle l'ouvrit... et un morceau de papier, plié d'une façon infiniment petite, s'échappa du dé...

C'était un chèque de *vingt millions* sur la banque d'Angleterre.

Il est aisé de croire que c'est de bon cœur que la princesse s'écria à son tour :

—*Christos vosress !*



MGR. DE LAVIGERIE, ARCHEVÊQUE D'ALGER,  
VICAIRE APOSTOLIQUE EN TUNISIE



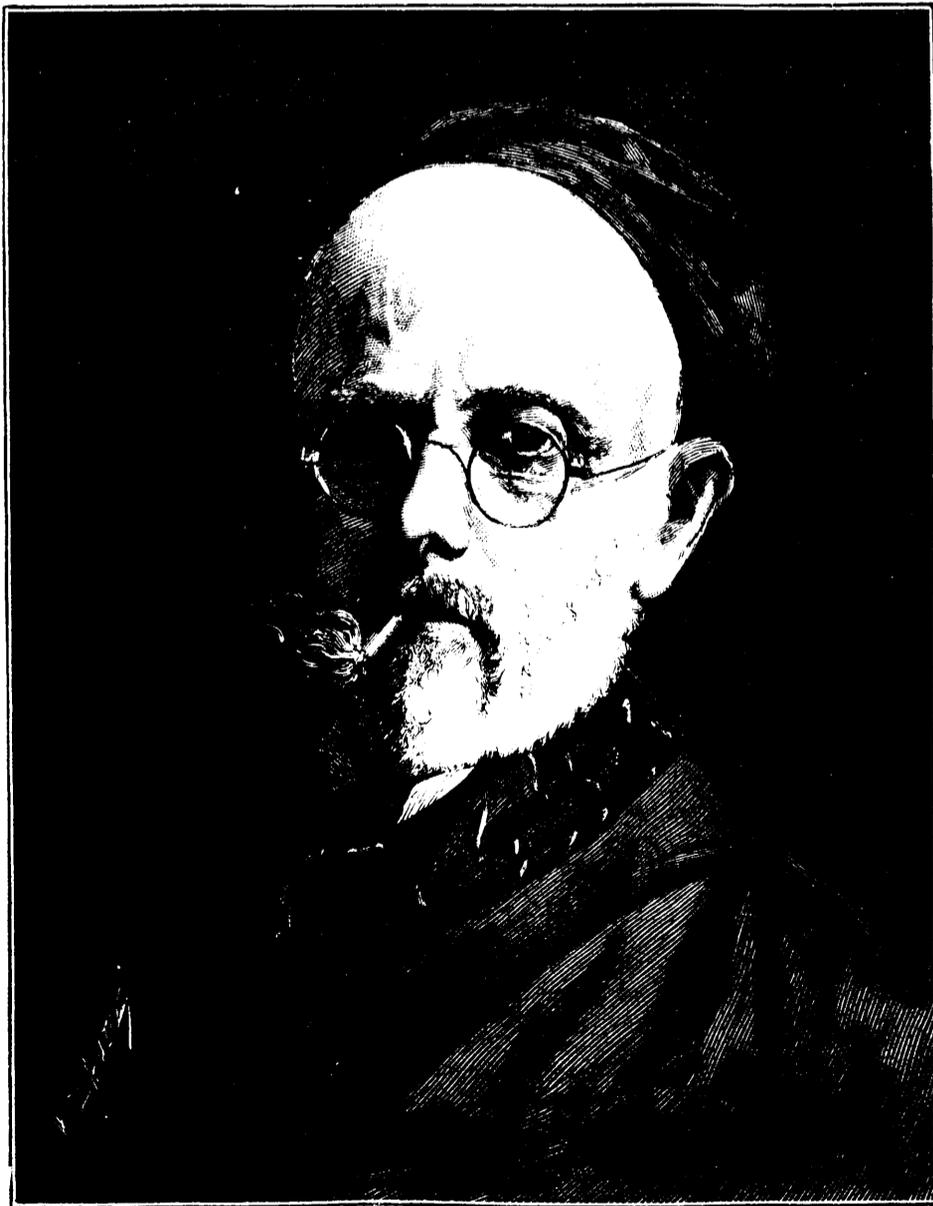
MGR. HANNAN, ARCHEVÊQUE D'HALIFAX,  
NÉ EN 1821, MORT EN 1882

## HENRI LEHMANN

Elève de son père, d'abord, puis de Ingres, Charles-Ernest-Rodolphe-Henri Lehmann fut un peintre invariablement attaché aux doctrines du grand art. Il a abordé successivement l'histoire, le portrait, la religion, la mythologie, Français par l'exécution, Italien par le goût, mais conservant un certain sens esthétique qui ne se rencontre ni chez nos artistes, ni chez les maîtres de Rome ou de Florence, et qui le rattache à l'école allemande. On peut même le dire, son originalité est faite de la fusion de ces trois éléments distincts.

Son œuvre est fort considérable. La place dont je dispose ici ne suffirait pas à contenir seulement le titre de tous ses tableaux, sans parler de tant de beaux portraits qu'il a successivement fait connaître et qui ont contribué dans une large mesure à sa renommée. Ceux de Liszt, de la comtesse d'Agout, de la comtesse Lehon, du comte de Nieuwerkerke, d'Alphonse Karr, de l'amiral Jaurès, de M<sup>me</sup> Arsène Houssaye, de M<sup>me</sup> Lehmann, pour en citer quelques-uns, soutinrent hardiment, aux Salons où ils figurèrent, la comparaison avec les plus parfaits que Flandrin exposait en même temps.

Parmi ses tableaux, il convient de rappeler *Tobie et l'ange*, son premier ouvrage, exposé en 1833, auquel le jury décerna une médaille de 2<sup>e</sup> classe; *la Fille de Jephthé*, du Salon de 1836; *Sainte Catherine d'Alexandrie*, récompensée en 1840 par une médaille de 1<sup>re</sup> classe;



M. HENRI LEHMANN, récemment décédé  
(Portrait peint par M. Lehmann, reproduit par M. Bréauté.)

*Jérémie* (1843); *Hamlet et Ophélie* (1846); les *Syrènes* et une *Pietà* (1<sup>re</sup> médaille au Salon de 1848); *Prométhée* (1851); *Venus Anadyomène*, *Ondine*, le *Rêve d'Erigone*, la *Flagellation*, l'*Enfant Jésus et les Mages*, *Adoration* (1<sup>re</sup> médaille à l'Exposition universelle de 1855); le *Repos* (1864), etc., etc.

Lehmann a, en outre, exécuté des peintures murales importantes; par exemple, une chapelle à Saint-Merry, l'hémicycle de la chapelle des Jeunes-Aveugles, les deux hémicycles de la salle dite du Trône, au palais du Sénat, et, en 1852, pour la grande galerie des Fêtes de l'Hôtel-de-Ville, une histoire philosophique et pittoresque de l'humanité, distribuée en voussures, pendentifs, pénétrations, et contenant un nombre considérable de personnages, répartis dans cinquante-six compositions. Cet immense travail, qui a disparu dans l'incendie de 1871, fut achevé en dix mois. L'artiste reçut, à cette occasion, la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il était chevalier depuis 1846.

En 1864, il remplaça Alaux à l'Institut. Nommé professeur à l'École des beaux-arts en 1875, après la mort de Pils, il donna sa démission l'année dernière, sa santé ne lui permettant plus de remplir des fonctions auxquelles il apportait, en outre d'un grand zèle, les ressources d'un esprit particulièrement bien muni, d'une parole abondante et ferme, de convictions énergiques et très éclairées.

Né à Kiel, dans le duché de Holstein, en 1814, Lehmann s'était fait naturaliser Français en 1847.

OLIVIER MERSON.

## LA ROBE

Nous avons promis à nos lecteurs de leur faire connaître quelques-uns des poètes de la France contemporaine. Nous leur avons déjà présenté Déroulède, Sully-Prudhomme, et aujourd'hui nous leur ferons lire une charmante pièce d'Eugène Manuel, l'auteur des poèmes populaires.

A MON AMI C. COQUELIN

De la Comédie-Française

Dans l'étroite mansarde où glisse un jour douteux  
La femme et le mari se querellaient tous deux.  
Il avait, le matin, dormi, devant l'ivresse,  
Et s'éveillait, brutal, mécontent, sans caresse,  
Le regard terne encore, et le geste alourdi,  
Quand l'honnête ouvrier se repose, à midi.  
Il avait faim ; sa femme avait oublié l'heure ;  
Tout n'était que désordre aussi dans sa demeure ;  
Car le coupable, usant d'un stupide détour,  
S'empresse d'accuser, pour s'abandonner à son tour !

— Qu'as-tu fait ? d'où viens-tu ? réponds-moi. Je soupçonne  
Une femme qui sort et toujours m'abandonne  
— J'ai cherché du travail ; car, tandis que tu bois,  
Il faut du pain pour vivre, et, s'il gèle, du bois !

— Je fais ce que je veux !

— Donc je ferai de même !

— J'aime ce qui me plaît !

— Moi, j'aimerais qui m'aime !

— Misérable !... "

Et soudain, des injures, des cris.

Tout ce que la misère inspire aux cœurs aigris ;  
Avec des mots affreux mille blessures vives ;  
Les regrets du passé, les mornes perspectives,  
Et l'amer souvenir d'un grand bonheur détruit.  
Mais l'homme, tout à coup :

" A quoi bon tout ce bruit.

J'en suis las ! tous les jours c'est dispute nouvelle,  
Et c'est par trop souvent me rompre la cervelle !  
Beau ménage vraiment que le nôtre, après tout !  
Je prends, à vivre ainsi, l'existence en dégoût !  
Rien ne m'attire plus dans cette chambre sombre  
Où la chance est mauvaise, où des malheurs sans nombre  
M'ont accablé ! "

La femme aussitôt :

" Je t'entends !

Eh bien, séparons-nous ! d'ailleurs, voilà longtemps  
Que nous nous menaçons.

— C'est juste !

— En conscience,

J'ai déjà trop tardé !

— J'eus trop de patience !

Une vie impossible !

— Un martyr !

— Un enfer !

— Va-t'en donc ! dit la femme, ayant assez souffert ;  
Garde ta liberté ; moi, je reprends la mienne !  
C'est assez travailler pour toi. Quoi qu'il advienne,  
J'ai mes doigts, j'ai mes yeux ; je saurai me nourrir.  
Va boire ! tes amis t'attendent ; va courir  
Au cabaret ! le soir, dors où le vin te porte !  
Je ne t'ouvrirai plus, ivrogne, cette porte !  
— Soit. Mais supposes-tu que je vais te laisser  
Les meubles, les effets, le linge, et renoncer  
A ce qui me revient dans le peu qui nous reste.  
Emportant, comme un gueux, ma casquette et ma veste ?  
De tout ce que je vois il me faut la moitié,  
Partageons. — C'est mon bien !

— Ton bien ? quelle pitié !

Qui de nous pour l'avoir montra plus de courage ?  
O pauvre mobilier, que j'ai cru mon ouvrage !  
N'importe ! je consens encore à partager ;  
Je ne veux rien de toi, qui m'es un étranger ! "

Et les voilà, prenant les meubles, la vaisselle,  
Examinant, pesant ; sur leur front l'eau ruisselle ;  
La fièvre du départ a saisi le mari ;  
Muet, impatient et sans rien d'attendri,  
Ouvrant chaque tiroir, bousculant chaque siège,  
Il presse ce travail impie et sacrilège.  
Tout est bouleversé dans le triste taudis,  
Dont leur amour peut-être eût fait un paradis !  
Confusion sans nom, spectacle lamentable !  
Partout, sur le plancher, sur le lit, sur la table,  
Pêle-mêle, chacun, d'un rapide regard,  
Entasse les objets et se choisit sa part.  
" Prends ceci ; moi cela !

— Toi, ce verre ; moi, l'autre !

— Ces flambeaux, partageons !

— Ces draps, chacun le nôtre ! "

Et tous deux consumaient, en s'arrachant leur bien,  
Ce divorce du peuple, où la loi n'est pour rien.

Le partage tira à sa fin ; la journée,  
Froide et grise, attristait cette tâche obstinée ;  
Quand soudain l'ouvrier, dans le fond d'un placard,  
Sur une planche haute, aperçoit à l'écart  
Un vieux paquet noué, qu'il ouvre et qu'il délie,  
" Qu'est-ce que cela ? dit-il ; du linge qu'on oublie ?  
Voyons !... des vêtements ?... une robe ?... un bonnet ?... "  
Leur regard se rencontre, et chacun reconnaît,  
Intactes et dormant sous l'oubli des années,  
D'une enfant qui n'est plus les reliques fanées.  
Ils s'arrêtent tous deux, interdits et sans voix ;  
Leur cœur est traversé d'un éclair d'autrefois ;  
Leur fille en un instant revit là, tout entière,  
Dans sa première robe, hélas ! et sa dernière !  
" C'est à moi, c'est mon bien ! dit l'homme en la pressant.  
— Non ; tu ne l'auras pas, dit-elle, palissant ;  
Non ; c'est moi qui l'ai faite, et moi qui l'ai brodée...  
— Je la veux.

— Non, jamais ! pour moi je l'ai gardée,

Et tu peux prendre tout ! laisse-moi seulement,  
Pour l'embrasser toujours, ce petit vêtement.  
O cher amour ! pourquoi Dieu l'a-t-il appelée.  
Depuis trois ans tantôt quelle s'en est allée.  
Si bonne et si gentille !... Ah ! depuis son départ.  
Tout a changé pour moi ! maintenant, c'est trop tard ! "

Et, d'un pas chancelant, elle prit en silence  
Les objets, qu'il lâcha sans faire résistance.  
Elle s'arrêta longtemps sur ces restes sacrés.  
Immobile et rêvant, ses yeux désespérés ;  
Embrassa lentement l'étroite robe blanche,  
Le petit tablier, le bonnet du dimanche ;  
Puis, dans les mêmes plis, comme ils étaient d'abord,  
Sombre, elle enveloppa les vêtements de mort.  
En murmurant tout bas :

" Non ! non ! c'est trop d'injustice !

Tu te montres trop tard !

— Trop tard ? En es-tu sûre ?

Dit l'homme en éclatant : et puisque notre enfant  
Vient nous parler encore, et qu'elle nous défend  
De partager la robe où nous l'avons connue,  
Et que pour nous gronder son âme est revenue,  
Veux-tu me pardonner ? je ne peux plus partir ! "

Il s'assit. De ses yeux coulait le repentir.  
Elle courut à lui :

" Tu pleures ?... ta main tremble ?... "

Et tous deux, sanglotant, dirent : " Restons ensemble ! "

EUGÈNE MANUEL.

## NOS GRAVURES

## Feu Mgr Hannan, archevêque d'Halifax

Mgr Hannan, qui avait succédé en 1877 au regretté Mgr Connolly, était le troisième archevêque d'Halifax ; il était l'objet d'un attachement inviolable de la part de ses prêtres, de la vénération de ses ouailles, et du respect de toutes les dénominations.

Né en Irlande en 1821, le regretté archevêque arriva en ce pays en 1840 et devint professeur au collège Ste-Marie. Il fut admis à la prêtrise en 1845, et n'a cessé depuis de prendre une part active à toutes les œuvres de charité, de religion, d'instruction et de tempérance. Il exerça longtemps la fonction de commissaire d'école d'Halifax à la satisfaction de toutes les classes. Devenu vicaire général de l'archidiocèse, il se multiplia dans l'accomplissement des devoirs de cette charge, tout en continuant de vivre dans la retraite et la prière. A la mort de Mgr Connolly, il fut choisi par le Pape pour lui succéder et fut sacré archevêque le 20 mai 1877.

Mgr Hannan était doué des plus belles qualités du cœur et de l'esprit, ce qui, joint aux connaissances qu'il avait des populations au milieu desquelles il vivait et au vif intérêt qu'il manifestait dans tout ce qui touchait de près ou de loin sa ville épiscopale ou son diocèse, lui valut constamment l'estime de toutes les classes et l'amour et le respect profond de ses ouailles.

L'an dernier, Mgr Hannan s'était rendu à Rome et en revenant il avait eu une entrevue avec les autorités de Downing street, dont il obtint le privilège de nommer les chapelains des troupes, ce qui jusque-là avait échappé à son contrôle.

L'Eglise perd en Mgr Hannan un savant prélat, et Halifax un citoyen qui sera vivement regretté.

## Les enfants assistés

L'extérieur de l'hospice ne donne qu'une idée médiocre de l'importance de l'établissement ; — les bâtiments principaux étant situés dans une cour intérieure. — Du dehors, on ne voit qu'une façade de couvent, basse d'étagage, badigeonnée en jaune, percée de quelques fenêtres entre lesquelles s'ouvre une haute porte cochère, surmontée de cette inscription en lettres d'or : *Maison des Enfants assistés*. A droite, se trouve une porte plus petite, scrupuleusement fermée, mais qui s'entre-bâille au premier coup de sonnette. — En tirant le petit bouton de cuivre luisant, encastré dans le mur, on ne peut s'empêcher de penser à toutes ces mains qui l'ont agité nuit et jour — mains rendues tremblantes par la misère, la honte ou le remords ; mains amaigries par le besoin ou la maladie, mains défaillantes de douleur ou endurcies par le vice. Il y aurait là matière à un de ces poèmes poignants comme en savait composer l'anglais Thomas Hood, l'auteur de la *Chanson de la chemise* et du *Pont des soupirs*.

Au-delà de la voûte de la porte cochère, s'ouvre l'entrée des bureaux. C'est dans la première pièce, étroite mais largement éclairée que les mères viennent déposer les enfants qui n'auront plus d'autre famille que la charité publique. — L'une des parois est presque entièrement tapissée par des gravures de piété ; en face de la fenêtre un tableau représentant saint Vincent de Paul ; un peu plus loin un crucifix ; un grand bureau encombré de papiers occupe une bonne partie de l'emplacement, et le long du mur qui fait face à la porte se trouve un petit lit, garni de toile cirée, où l'on pose l'enfant, tandis que la mère répond aux questions du commis-secrétaire, chargé d'inscrire les dépôts.

C'est un ancien militaire, décoré, ayant passé la cinquantaine, à l'allure brusque, à la mine énergique et cordiale, sous des dehors rudes et bourrus. Les

tristes spectacles auxquels il assiste depuis longtemps l'ont naturellement blasé sur les scènes de larmes, toujours pareilles et souvent peu sincères, qui se renouvellent devant lui à chaque heure du jour, mais on devine un sentiment profondément humain dans son regard droit et ferme. — " Quatre-vingt-dix-huit fois sur cent, nous dit-il, la femme qui nous apporte son enfant est peu intéressante ; le plus souvent c'est le vice, la paresse, l'absence de courage et l'égoïsme qui l'amènent ici ; mais l'enfant, lui, a droit à toute notre sollicitude ; c'est lui qu'il faut sauver en l'arrachant au milieu corrompu dans lequel il grandirait avec de pareilles mères ; tous nos efforts doivent tendre à le faire vivre, si c'est possible, et à faire de lui un être honnête et utile à la société qui l'a adopté. "

## J. Wolfgang Goethe

J. W. Goethe, célèbre poète allemand, naquit à Francfort-sur-le-Mein, le 28 avril 1749. A l'âge de 16 ans il entra à l'Université de Leipzig, où il ne tarda pas à se distinguer, dans l'étude des langues anciennes et modernes surtout. Sa santé, malheureusement, l'obligea de quitter Leipzig. Il retourna dans sa famille. Une fois rétabli, il avait alors 19 ans, il entra à l'Université de Strasbourg. C'est dans cette institution que le jeune Goethe rencontra les savants les plus illustres que l'Allemagne possédait à cette époque. En 1771, après avoir fait un brillant cours de droit, Goethe s'établit à Francfort où, pendant quatre années, il pratiqua comme avocat. En 1774 il publia *Werther*, son premier roman. Cet ouvrage lui valut la haute protection du duc de Weimar, qui ne cessa de le combler de faveurs.

Goethe a été romancier et dramaturge. Il a publié une quantité d'ouvrages écrits de main de maître. Mais c'est surtout comme poète qu'il a atteint les plus grandes hauteurs. Goethe, en un mot est le *Lamartine* de l'Allemagne. Il est mort le 22 mars 1832, à l'âge de 82 ans.

Il y a quelques semaines, l'Allemagne a célébré le cinquantième anniversaire de sa mort. A cette occasion on a publié quelques documents inédits qu'on a retrouvés dans les papiers du grand poète. Nous y cueillons les deux sauf-conduits suivants délivrés à Goethe, en 1806, par ordre de Napoléon Ier :

GRANDE ARMÉE

Etat-Major Général.

5e Corps

Au nom de Sa Majesté  
L'empereur et roi.

Il est défendu à qui que ce soit des officiers et soldats de la Grande Armée française d'inquiéter M. de Goethe, savant distingué, habitant la ville de Weimar, et il leur est ordonné au contraire de le protéger, ainsi que sa famille.

Au quartier général, à Weimar, le 16 octobre 1806.

(L. S.) Le général de division, chef de l'état-major,

VICTOR.

Voici le second sauf-conduit :

Les officiers, sous-officiers et soldats de l'armée française traiteront avec égard et protégeront au besoin monsieur de Goethe, homme recommandable dans toutes les acceptions de ce mot.

Donné à Weimar, le 16 octobre 1806.

Le maréchal commandant le 7e corps de la Grande Armée.

AUGEREAU.

## Mgr Lavigerie

Vicaire Apostolique en Tunisie

Mgr Charles-Martial-Allemand Lavigerie est né à Esprit, diocèse d'Aire, le 1er octobre 1825.

Après son ordination il fut d'abord professeur à l'école ecclésiastique dite des Carmes, rue de Vaugirard, à Paris, puis à la Sorbonne, où il occupa la chaire d'histoire ecclésiastique. Nommé auditeur de Rote pour la France, il resta quelques années à Rome et y laissa les meilleurs souvenirs et les plus vives sympathies.

Promu le 10 mars 1863 à l'évêché de Nancy et Toul, il s'y distingua par son zèle et sa sollicitude pour l'enseignement chrétien, et passa, le 27 mars 1837, à Alger, qu'on érigea alors en archevêché, avec Oran et Constantine comme sièges suffragants.

Depuis lors il dirige l'Eglise africaine, renaissant sur ses plages, illustrées par les souvenirs de saint Cyprien et de saint Augustin.

On connaît le dévouement déployé par le prélat pour recueillir les orphelins arabes au moment de la terrible famine qui désola le nord de l'Afrique.

A Malte, il a réussi à créer de vastes établissements qui servent de pépinière aux missionnaires africains.

Il a fondé à Jérusalem, près de l'église française de Sainte-Anne, un institut pour les études orientales.

Il mérite vraiment le titre d'apôtre de l'Afrique équatoriale, où la Propagande a érigé sur sa demande quatre provicariats, pour lesquels il avait précédemment fondé une maison de missionnaires d'Afrique, qui ont déjà payé le tribut de leur sang pour l'amour du Christ.

Des titres si éminents, joints à une charité sans bornes, désignaient Mgr Lavigerie au choix éclairé de Léon XIII.

## CHOSSES ET AUTRES

L'honorable M. François Langelier a été élu maire de Québec.

M. Fenning Taylor, assistant-greffier du Sénat canadien, est mort la semaine dernière en Virginie, E.-U.

Le président et les directeurs de l'Institut des artisans de Saint-Jean, N.-B., offrent un prix de \$200 pour le meilleur essai sur l'histoire de la cité et du comté de Saint-Jean. Les essais devront être produits vers le 15 avril 1883.

On nous informe que le R<sup>ev</sup>. P. Lacombe qui, depuis huit ans, travaille dans la ville de Winnipeg et sur les travaux du chemin de fer du Pacifique, à Rat Portage, vient de recevoir son obédience de son supérieur-général pour retourner dans ses anciennes missions, au milieu des sauvages de la Saskatchewan et des grandes prairies.

Il est question d'établir à Dresde, en Saxe, une exposition de tous les journaux publiés dans le monde. Pour les visiteurs, cette exposition ne sera pas intéressante à tous les points de vue, mais comme la presse est aujourd'hui l'indicateur le plus sûr de l'état d'avancement d'un pays, l'exposition aura sa valeur, et il ne sera pas hors de propos que la presse du Canada y prenne part.

Il doit se former à Paris une société des amis du Canada. Il y a déjà eu une réunion dans les salons de M. le comte de Lévis-Mirepoix, qui se propose de faire bientôt un voyage au Canada et aux États-Unis. Il y avait là, entre autres, M. l'amiral de Montaignac, ancien ministre de la marine et des colonies, M. le marquis de la Jonquière, M. de Bonnechose, M. le comte de Pomeroy, M. de Courcelle, M. Claudio Jeannot, etc.

M. Rameau, M. Xavier Marmier, de l'Académie française, M. le marquis de Montcalm s'étaient fait excuser par lettre.

SCIENCE.—On s'entretient beaucoup dans le monde scientifique d'une nouvelle découverte du professeur Barff, de Londres. A l'aide d'une composition antiseptique, qu'il appelle boroglycérine, l'illustre chimiste se fait fort de conserver pendant un temps indéfini toute espèce d'aliments. Le poisson, la viande, le lait, les fruits traités à l'aide de cette solution se gardent pendant des mois entiers sans se gâter, même par la température la plus élevée. La boroglycérine revient à très bas prix et n'a aucune saveur. Ce produit chimique est appelé à opérer une révolution dans plus d'une industrie.

NOUVELLE ROUE CONTRO.—Dom Gaetano Contro de Thiene est l'inventeur d'une nouvelle roue pour voitures, à laquelle on ne peut certes pas refuser le mérite de l'originalité. Elle supprime les ressorts, ou plutôt elle les remplace. Construite en fer, la circonférence n'est pas sujette aux déformations produites par les cahots de la route, et cette circonférence est liée au moyeu non par des rayons droits et rigides, mais par des rayons en acier courbés en demi-cercle. Cette disposition curviligne leur permet de servir à la fois comme rayons et comme ressorts. D'après les essais dont ce système a été l'objet, le résultat aurait dépassé les prévisions. Dans les grandes vitesses surtout, les irrégularités du sol ne produisent aucune secousse. Élasticité, solidité, absence complète de bruit, telles seraient les qualités de la nouvelle invention pour laquelle l'auteur a pris les brevets d'usage.

*A travers l'Europe — Impressions et Voyages*, par A.-B. Routhier, docteur ès-lettres de l'Université Laval. — P.-G. Delisle, éditeur, Québec.

Nous avons reçu le premier volume de cet ouvrage. Disons tout de suite qu'il est bien fait sous le triple rapport de l'agencement, du style et de la typographie. M. le juge Routhier a fait en Europe un "voyage studieux," si nous pouvons ainsi parler, c'est-à-dire que dans ses notes de voyage, il décrit les villes, monuments, etc., remarquables qu'il a vus et rappelle les grands souvenirs historiques qui s'y rattachent. Dans sa préface, il exprime le désir que tous ses compatriotes voyagent désormais à sa manière, et même que ceux d'entre eux qui ont déjà fait le voyage d'Europe, lisent son livre pour raviver leurs impressions. Ce désir est louable et justifié par le soin que l'auteur a mis à recueillir et raconter les faits historiques et géographiques que lui rappellent les divers pays qu'il a traversés.

Le style châtié, facile, élégant de M. le juge Routhier est bien connu, et nous n'avons pas à en faire ici l'éloge.

La typographie de l'ouvrage est magnifique, et fait honneur à l'établissement de M. P.-G. Delisle.

L'apparition du deuxième volume donnera probablement lieu à quelque étude ou critique de l'ouvrage qui mérite bien cela.

Une harangue courte et noble est celle que le duc de Gramont fit au roi d'Espagne, lorsqu'il lui demanda, au nom du roi de France, l'infante sa fille. "Sire, lui dit-il, le roi mon maître vous donne la paix." Puis, s'adressant à la princesse : "et à vous, madame, son cœur et sa couronne."

Entre boulevardiers :

—Qu'as-tu donc ? tu parais tout triste.

—Ah ! mon cher, je suis bien ennuyé, j'ai un tas de créanciers qui me tracassent continuellement de lettres.

—Tu dois une forte somme ?

—Non, mais beaucoup de petites ; et tu sais les dettes, c'est comme les enfants, plus c'est petit, plus ça crie !

Bébé récite à sa maman la fable du héron et s'arrête à ce vers :

Le héron au long bec emmanché d'un long cou.

—Mais, alors, maman, si le bec était emmanché au cou, où le héron avait-il sa tête ?

NE VOUS ALARMEZ PAS.—Toutes les maladies des voies urinaires, spécialement les maladies de bright, diabète et des rognons, peuvent être radicalement guéries par les Amers de Houblon.

## Assassinat de lord Cavendish et de M. Burke

Dublin, 8.—Un crime horrible a été commis samedi soir. Lord Frédéric Cavendish, le nouveau secrétaire d'état d'Irlande et M. Burke, sous-secrétaire d'état, se promenaient dans Phoenix Park, quand quatre individus descendirent d'une voiture et se ruèrent sur eux le poignard à la main. En un instant les deux ministres furent criblés de coups, particulièrement à la gorge et à la poitrine et bientôt ils tombèrent baignant dans leur sang. Les assassins s'enfuirent et n'ont pu être arrêtés jusqu'à présent.

Cette horrible tragédie eut lieu à 7½ heures et quelques minutes après un jeune homme qui traversait le parc trouvait les cadavres. La police avertie fit transporter les corps au *Stephens Hospital*, et la nouvelle de ce crime se répandit en un instant créant la consternation et une violente excitation dans la ville.

Lord Cavendish venait d'être nommé secrétaire d'état pour l'Irlande. Il avait, ainsi que M. Burke, passé toute la journée en conférence avec le nouveau lord lieutenant.

Lord Cavendish était âgé de 40 ans et était le second fils du duc de Devonshire.

On attribue ce crime à une vengeance politique car ni l'argent ni les bijoux que portaient les victimes n'ont été pris.

## COMMENT SE FAIT L'HISTOIRE

## SOUVENIRS RÉTROSPECTIFS

Je me suis croisé l'autre jour, écrit un journaliste français, avec l'ancien couple présidentiel, M. le maréchal et Mme la duchesse de Magenta. Ils s'avançaient dignement tous deux, sur le trottoir, contemplant les boutiques, sans que personne, hélas ! les saluât ou les reconnût. Le maréchal est toujours le même : droit, la taille bien prise, portant haut la tête ; belle tournure militaire en vérité ; prestance à la fois noble et simple. Quant à Mme la duchesse, fort petite de taille et possédant moins de prestige, elle s'appuyait orgueilleusement au bras de son époux, comme au temps des grands passés.

Les voilà bien oubliés, aujourd'hui, les hôtes de l'Elysée ! Cependant, quelle belle mission était la leur, lorsque la Chambre avide de stabilité monarchique renversa M. Thiers, pour élever sur le pavois le Bayard des temps modernes. Il me semble que, ce jour-là, le diable qui préside au sort des Républiques dut faire retentir les enfers d'un éclat de rire strident !

L'illustre maréchal, en effet, à peine installé au pouvoir, prit à la lettre et au sérieux sa mission qui ne lui avait, en réalité, été confiée, dans l'esprit de ses imprudents mandants, que comme acheminement vers un ordre de choses tout autre—et comme une sorte de fidéjussur. Une fois à l'Elysée, le président retors feignit de ne point comprendre et fut tenté doucement d'escamoter, à son profit, la consigne. Et voici comment, acculé à la nécessité, plutôt que de restituer la maison à ses véritables et légitimes propriétaires, il préféra la laisser brûler. Tout ceci, du reste, est affaire personnelle entre sa conscience et lui. En tous cas, si le rôle politique de M. le maréchal a été fort utile à la République, il est bien permis aux conservateurs de le juger fatal, et de s'étonner, au milieu de nos ruines morales et de l'effondrement de toutes choses, de la sérénité inaltérable, de l'impassibilité du successeur de M. Thiers.

Si nous étions amer ou acerbé, nous rappellerions la

lettre qu'osa écrire à M. le maréchal, chef d'Etat, un jeune fonctionnaire, M. Léon de la Brière, au moment de sa destitution, et nous citerions le mot sanglant, mais juste, échappé à M. Thiers, en parlant de son illustre successeur.

Mais, bah ! laissons sommeiller ces tristes et cuisants souvenirs. L'histoire, implacable justicier, saura bien distribuer à chacun sa part de responsabilité, à chacun sa part de honte et de gloire. Or, si le 16 mai, piteusement et couragement avorté, fut une très vilaine page, qui sait si la présence soudaine du maréchal, au canon de Magenta, même fortuite, n'effacera pas bien des faiblesses et bien des erreurs !

Singulier hasard, hier, tandis que je rencontrais le président maréchal de France se dirigeant bourgeoisement avec son épouse vers la place Vendôme, je me souvins que la veille on m'avait rapporté une conversation fort piquante, ayant eu lieu il y a bien des années, sur la terre d'Afrique, entre S. M. Napoléon III et son fidèle duc de Magenta, alors gouverneur général de la colonie.—La personne qui nous raconta l'histoire semblait la tenir directement du maréchal lui-même. Elle ne saurait d'ailleurs que lui faire honneur : nous ne craignons donc pas un démenti.

C'était à Oran, pendant le voyage impérial. Sa Majesté se promenait en voiture découverte avec le gouverneur, lequel faisait courtoisement au souverain, les honneurs des trois provinces.—Arrivés à une certaine place, hors de la ville :

—Voici, Majesté, un endroit qui me rappelle un sigulier souvenir. C'était au mois de novembre, au moment du vote présidentiel, du plébiscite de 1852, lorsqu'il s'agissait de donner un maître à la France, ou de la laisser libre, fit en rougissant le maréchal. Je commandais la province d'Oran : or c'est sur cette place que les troupes devaient voter et jeter dans l'urne le *oui* ou le *non* fatal. Votre Majesté me permit un aveu : j'étais sincèrement décidé à dire *non*. Mon passé, mes convictions monarchiques, celles de ma famille, de madame la duchesse...

—Je comprends, je comprends, cher maréchal, interrompit l'empereur, mais continuez, que s'est-il passé ?

—Eh bien ! ainsi que je le disais à Votre Majesté, ma résolution était formelle, toutefois je pensais que mon devoir et ma conscience m'interdisaient d'influencer le vote, et je prévis mon état-major que je voterai le dernier.

—Tout se passa avec calme et non sans une certaine solennité. Nous étions sur une estrade, près du bureau. Les soldats votèrent à bulletin ouvert. La cavalerie commença le feu : autant de cavaliers défilant devant nous, autant de *oui* dans l'urne ! Vint ensuite l'infanterie : sauf trois ou quatre exceptions, tous jetèrent un bulletin affirmatif. Le génie et les pontonniers s'avancèrent ; les *non* apparaissent, mais en minorité. L'artillerie, officiers en tête, laisse tomber ses bulletins ; les *non*, je dois le dire, étaient assez nombreux sans être en majorité. On se regardait ; chacun était attentif. Défilèrent les soldats et ouvriers d'administration : même proportion. Enfin, arrive, en dernier, le bataillon de discipline : à l'unanimité, tous, *non* ! Ma foi ! Sire, j'étais vaincu !—Voilà comment, malgré mes intentions, je déposai un *oui* éclatant dans l'urne ! En vérité, et en dépit de mes opinions et de celles de Mme la maréchale, je ne pouvais imiter le bataillon.

—Merci de votre histoire, maréchal, reprit Napoléon III, elle est charmante.

—Eh bien ! votre aveu va, de ma part aussi, entraîner une confidence.

—Lorsqu'au mois de décembre 1848, je fus nommé président de la République, c'était avec l'intention bien sincère, je vous l'affirme, de respecter ce gouvernement, que je prêtai serment à la Constitution entre les mains du président de l'Assemblée. Mais à peine arrivé au pouvoir, savez-vous ce qui se passa ? Tous ces hommes politiques qui m'entouraient ne cessèrent de me répéter et de me faire comprendre que le régime républicain était absurde, ridicule, inconciliable avec l'ordre et la liberté, et absolument incompatible avec le tempérament français. Chacun à son tour, mais séparément, et dans un but différent, mes amis les conseillers conservateurs, M. Thiers, M. Molé, le général Changarnier en tête, et les autres ne parlaient du pacte signé avec la nation qu'avec mépris et comme d'une plaisanterie. Aucun d'eux ne mettait un instant en doute qu'il ne fallût le rompre violemment et renverser les institutions néfastes. Voilà, mon cher maréchal, dans quelles idées je fus entretenu pendant l'année 1849 !—C'est alors qu'après avoir quelque temps hésité je pris un parti, vous savez lequel ?—Un beau jour je me dis ceci : Tant qu'à renverser la République et à faire un coup d'Etat, puisque d'après ces messieurs la chose est inévitable, urgente et patriotique, pourquoi ne tenterions-nous point la chose pour notre compte et au profit de la dynastie impériale ? Et la chose se fit !

Qu'y avait-il à répondre à l'empereur ? Rien. C'est ce que s'empressa d'ailleurs de faire le maréchal.

SAINT-SIMON.

La femme est comme une armée : elle est perdue si elle n'a pas de réserve.



## ANNE DU VALMOËT

PAR

M. MARYAN.

XIX

(Suite)

M. de Douhaut se retira assez tard. Après qu'il fut parti, Anne resta debout dans le salon, suivant d'un regard distraité sa belle-mère, qui rangeait quelques menus objets avec cette grâce tranquille qui lui était particulière, et qu'elle apportait jusque dans les soins de ménage que son étroite situation de fortune la forçait à prendre elle-même.

Madame du Valmoët se retourna tout à coup.

— Quelque chose vous tourmente, ma chère Anne, dit-elle affectueusement, attachant un regard interrogateur sur le visage inquiet de la jeune fille.

Elle s'assit sur le divan et fit signe à Anne de venir près d'elle ; mais la jeune fille se plaça sur un petit tabouret, regardant la flamme du même air anxieux.

— Qu'y a-t-il donc ? Ne voulez-vous pas me le dire ?

— Oh ! si !... Mais comment vous expliquerai-je ce qui se passe en moi ?... J'attendais M. de Douhaut avec une impatience à la fois joyeuse et douloureuse... Je pensais qu'avec lui, je pourrais parler de cette chère et regrettée...  
Un flot de larmes l'interrompit. Madame du Valmoët la baisa au front sans rien dire, et Anne reprit au bout d'un instant :

— Je sais bien que vous me permettez de vous entretenir de mes regrets ; mais vous n'avez pas connu celle que je pleure... Je me figurais que quelque chose d'elle allait revivre quand je me trouverais en face d'un autre cœur dans lequel son souvenir doit être tout palpitant encore... Eh bien ! M. de Douhaut m'a déçue...  
— Ma chère enfant, si vous aviez un peu plus d'expérience, vous ne seriez point si absolue dans vos jugements, et vous vous garderiez de prendre vos propres sentiments comme type obligé de ce que doivent éprouver les autres... La douleur revêt mille formes diverses : le caractère, les habitudes, la force de volonté, tout cela peut la modifier singulièrement, sinon en elle-même, du moins dans son expression. Chez vous, comme chez toute personne jeune, vive et impressionnable, le chagrin est expansif... Ne peut-il, ne doit-il pas en être autrement chez un homme d'un âge mur, d'un caractère froid et concentré, accoutumé à se dominer ? Vous trouvez une triste consolation à parler de celle que vous avez aimée ; lui croit peut-être que ce souvenir perdrait quelque chose de sa majesté ou de sa douceur à être épanché au dehors...  
— Ainsi, dit vivement la jeune fille, vous croyez qu'il la regrette toujours, qu'il l'aime au-delà du tombeau ?

Madame du Valmoët sourit en haussant doucement les épaules.  
— Ma pauvre petite, je ne connais pas assez M. de Douhaut pour me porter ainsi garant de ses sentiments intimes.  
— C'est qu'il me serait cruel, oh ! bien cruel de penser qu'une femme si aimante, si belle et si touchante n'a pas été chérie et pleurée comme elle aurait dû l'être. Si M. de Douhaut venait à l'oublier...  
Elle ne put continuer, et ses larmes coulèrent de nouveau.  
— Ma chère, vous êtes beaucoup trop impressionnable... Si votre amie était telle que vous la dépeignez, elle a dû être passionnément aimée... Elle-même a dû puiser dans la situation de son mari des joies très-vives. C'était un heureux ménage, n'est-ce pas ?  
— Oh ! oui ! répondit Anne.  
Et elle ajouta d'un ton convaincu :

— Il devait la rendre heureuse, elle l'aimait tant !

Un sourire imperceptiblement ironique plissa la lèvre de madame du Valmoët, mais elle ne répondit pas. Anne reprit :  
— Je suis bien aise de songer qu'il peut la regretter encore, malgré sa réserve... Je l'en aimerai mieux... Laurence, une des plus grandes peines qui puissent m'être infligées, c'est de penser que ceux que j'aime ne répondent pas à l'idéal que je m'en suis fait...  
Un soupir s'échappa de sa poitrine. Elle songeait involontairement à cette profonde et récente déception, à ce cœur qu'elle avait évalué si haut et qui, après tout, avait des battements si vulgaires... Elle s'en était promptement détachée : une âme de jeune fille, fière et chaste, ne retient pas l'amour qui ne lui est point rendu ; mais une blessure lui était demeurée, mais il lui était resté un doute qui avait ébranlé cette noble et imprudente confiance de la jeunesse dans les apparences.

XX

Quelques semaines s'étaient écoulées. M. de Douhaut avait appris à fréquenter la maison de madame du Valmoët. Il y amenait plusieurs amis ; Anne avait renoué un certain nombre de relations choisies, et Laurence, à son inexprimable satisfaction, comprenait que, grâce à ce patronage, elle pouvait attirer chez elle un noyau d'élite, et que, par la séduction irrésistible de ses manières, elle pouvait le retenir et le charmer.

Par une froide soirée de décembre, les deux femmes étaient réunies près d'un feu brillant. L'aiguille de Laurence restait immobile, le livre d'Anne avait glissé à terre ; mais ni l'une ni l'autre ne songeait à rompre le silence.

La pendule sonna dix heures. Anna tressaillit et s'arracha la première à sa rêverie.

— Voici l'heure du courrier passée, dit-elle, et rien encore du Dr Sertan ! Depuis trois jours j'attends sa réponse.

— Il doit être si occupé ! murmura distraitemment madame du Valmoët.

— Oui, mais il m'aimait beaucoup... Pas pour moi-même, ajouta la jeune fille avec simplicité, mais en souvenir de madame de Douhaut, qui m'avait recommandée à lui.

— N'a-t-il pas eu, depuis lors, quelque sujet de vous en vouloir ? insinua Laurence avec finesse.

Anne rougit.

— Allons, vous voyez que je sais tout ! Vous avez refusé son neveu, qu'il aime comme un fils ; ce souvenir lui est sans doute pénible et lui inspire quelque répugnance à renouer une intimité dont ses occupations, d'ailleurs, l'empêchent de sentir le besoin.

Chose singulière, madame du Valmoët, si empressée à accueillir les célébrités de tout genre, n'avait permis qu'à grand-peine à sa belle-fille de s'enquérir du Dr Sertan. M. de Douhaut ne le voyait guère, et Anne avait obtenu depuis peu de jours seulement la permission de lui écrire quelques lignes pour l'informer de sa présence à Paris. A quoi tenait, de la part de madame du Valmoët, cette sorte d'exclusion ou d'éloignement ? Elle eût rougi d'elle-même si elle se fût rendu compte du secret mobile qui l'avait dirigée. Faut-il le dire ? Elle n'avait plus, maintenant, les mêmes raisons de désirer le mariage d'Anne ; au contraire, la petite fortune de celle-ci apportait à son modeste avoir un appoint sérieux ; et, tout en parlant de l'établissement de sa belle-fille, elle souhaitait qu'il eût lieu le plus tard possible. Georges n'avait pas reparu à Blois, il ne lui avait point fait part de cette épreuve décisive qui consistait à faire lire son ouvrage à son oncle. Dans ces conditions, elle ne cherchait ni à le rappeler, ni à entrer en relations avec le docteur, et sa conscience se déguisait d'autant mieux son égoïsme, qu'Anne n'avait pas l'idée que la demande de Georges pût être renouvelée.

— Le Dr Sertan a reçu au moins une de mes lettres, reprit la jeune fille, songeuse. Chère Laurence, vous parliez hier de consulter un médecin pour les névralgies dont je souffre... Allons chez lui !

Madame du Valmoët hésita. A ce moment, une sorte de remords traversa son cœur : l'idée qu'elle trahissait ses intérêts de celui qui avait mis son bonheur entre ses mains. Ce n'était pas une femme sciemment égoïste ; quand, par exemple, elle avait cherché à éloigner Anne de M. de Prévèlle, elle était sincèrement convaincue que l'imagination seule de la jeune fille était frappée, et que ce mariage ferait son malheur. En outre, elle avait lu dans le cœur d'Anne une sympathie involontaire à l'égard de Georges, et pensait que ce sentiment, ignoré de celle qui l'éprouvait, était bien près de devenir de l'affection.

Elle soupira.

— Après tout, pensa-t-elle, un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra bien qu'elle me quitte... Ma vie a toujours été manquée...  
Il y avait une glace en face d'elle, et elle contempla ses traits harmonieux avec une impression de mélancolie qui se changea insensiblement en un espoir vague et indéfini. Non, les années n'amèneraient de longtemps aucune altération sur ce visage si doux, dépourvu d'éclat, mais plein de charme et de distinction ; nul fil blanc ne rayait cette souple et soyeuse chevelure ; un embonpoint à peine sensible conservait à cette taille élégante ses proportions heureuses... Tout à coup, une rougeur brûlante s'étendit sur ses joues en deux taches de pourpre... Une pensée d'avenir venait de se faire jour. Si Anne se mariait, ne pouvait-elle, elle aussi, songer encore au mariage ?

— Irons-nous chez le docteur ? demanda la jeune fille en insistant.

— Voici trois jours que nous n'avons vu M. de Douhaut, dit Laurence, rêveuse, et sans l'entendre. Serait-il malade ?  
— Non, il avait un dîner ce soir... Dites, chère Laurence, irons-nous ?...  
— Oui, si vous le désirez.  
— Merci, oh ! merci ! Que vous êtes bonne !... Mais vous serez charmée de ce bon docteur, en dépit de ses manières brusques. Et c'est un si agréable, si spirituel convive !...  
Le lendemain, comme le docteur Sertan, vieilli, changé, mais en apparence impassible, donnait ses consultations à l'heure accoutumée, il vit entrer dans son cabinet deux femmes de mise élégante, auxquelles il adressa un salut raide en leur indiquant des sièges.

— Irons-nous chez le docteur ? demanda la jeune fille en insistant.

— Voici trois jours que nous n'avons vu M. de Douhaut, dit Laurence, rêveuse, et sans l'entendre. Serait-il malade ?  
— Non, il avait un dîner ce soir... Dites, chère Laurence, irons-nous ?...  
— Oui, si vous le désirez.  
— Merci, oh ! merci ! Que vous êtes bonne !... Mais vous serez charmée de ce bon docteur, en dépit de ses manières brusques. Et c'est un si agréable, si spirituel convive !...  
Le lendemain, comme le docteur Sertan, vieilli, changé, mais en apparence impassible, donnait ses consultations à l'heure accoutumée, il vit entrer dans son cabinet deux femmes de mise élégante, auxquelles il adressa un salut raide en leur indiquant des sièges.

— Irons-nous chez le docteur ? demanda la jeune fille en insistant.

— Voici trois jours que nous n'avons vu M. de Douhaut, dit Laurence, rêveuse, et sans l'entendre. Serait-il malade ?  
— Non, il avait un dîner ce soir... Dites, chère Laurence, irons-nous ?...  
— Oui, si vous le désirez.  
— Merci, oh ! merci ! Que vous êtes bonne !... Mais vous serez charmée de ce bon docteur, en dépit de ses manières brusques. Et c'est un si agréable, si spirituel convive !...  
Le lendemain, comme le docteur Sertan, vieilli, changé, mais en apparence impassible, donnait ses consultations à l'heure accoutumée, il vit entrer dans son cabinet deux femmes de mise élégante, auxquelles il adressa un salut raide en leur indiquant des sièges.

— Irons-nous chez le docteur ? demanda la jeune fille en insistant.

— Voici trois jours que nous n'avons vu M. de Douhaut, dit Laurence, rêveuse, et sans l'entendre. Serait-il malade ?  
— Non, il avait un dîner ce soir... Dites, chère Laurence, irons-nous ?...  
— Oui, si vous le désirez.  
— Merci, oh ! merci ! Que vous êtes bonne !... Mais vous serez charmée de ce bon docteur, en dépit de ses manières brusques. Et c'est un si agréable, si spirituel convive !...  
Le lendemain, comme le docteur Sertan, vieilli, changé, mais en apparence impassible, donnait ses consultations à l'heure accoutumée, il vit entrer dans son cabinet deux femmes de mise élégante, auxquelles il adressa un salut raide en leur indiquant des sièges.

— Irons-nous chez le docteur ? demanda la jeune fille en insistant.

— Voici trois jours que nous n'avons vu M. de Douhaut, dit Laurence, rêveuse, et sans l'entendre. Serait-il malade ?  
— Non, il avait un dîner ce soir... Dites, chère Laurence, irons-nous ?...  
— Oui, si vous le désirez.  
— Merci, oh ! merci ! Que vous êtes bonne !... Mais vous serez charmée de ce bon docteur, en dépit de ses manières brusques. Et c'est un si agréable, si spirituel convive !...  
Le lendemain, comme le docteur Sertan, vieilli, changé, mais en apparence impassible, donnait ses consultations à l'heure accoutumée, il vit entrer dans son cabinet deux femmes de mise élégante, auxquelles il adressa un salut raide en leur indiquant des sièges.

— Irons-nous chez le docteur ? demanda la jeune fille en insistant.

— Voici trois jours que nous n'avons vu M. de Douhaut, dit Laurence, rêveuse, et sans l'entendre. Serait-il malade ?  
— Non, il avait un dîner ce soir... Dites, chère Laurence, irons-nous ?...  
— Oui, si vous le désirez.  
— Merci, oh ! merci ! Que vous êtes bonne !... Mais vous serez charmée de ce bon docteur, en dépit de ses manières brusques. Et c'est un si agréable, si spirituel convive !...  
Le lendemain, comme le docteur Sertan, vieilli, changé, mais en apparence impassible, donnait ses consultations à l'heure accoutumée, il vit entrer dans son cabinet deux femmes de mise élégante, auxquelles il adressa un salut raide en leur indiquant des sièges.

— Irons-nous chez le docteur ? demanda la jeune fille en insistant.

— Voici trois jours que nous n'avons vu M. de Douhaut, dit Laurence, rêveuse, et sans l'entendre. Serait-il malade ?  
— Non, il avait un dîner ce soir... Dites, chère Laurence, irons-nous ?...  
— Oui, si vous le désirez.  
— Merci, oh ! merci ! Que vous êtes bonne !... Mais vous serez charmée de ce bon docteur, en dépit de ses manières brusques. Et c'est un si agréable, si spirituel convive !...  
Le lendemain, comme le docteur Sertan, vieilli, changé, mais en apparence impassible, donnait ses consultations à l'heure accoutumée, il vit entrer dans son cabinet deux femmes de mise élégante, auxquelles il adressa un salut raide en leur indiquant des sièges.

— Irons-nous chez le docteur ? demanda la jeune fille en insistant.

— Voici trois jours que nous n'avons vu M. de Douhaut, dit Laurence, rêveuse, et sans l'entendre. Serait-il malade ?  
— Non, il avait un dîner ce soir... Dites, chère Laurence, irons-nous ?...  
— Oui, si vous le désirez.  
— Merci, oh ! merci ! Que vous êtes bonne !... Mais vous serez charmée de ce bon docteur, en dépit de ses manières brusques. Et c'est un si agréable, si spirituel convive !...  
Le lendemain, comme le docteur Sertan, vieilli, changé, mais en apparence impassible, donnait ses consultations à l'heure accoutumée, il vit entrer dans son cabinet deux femmes de mise élégante, auxquelles il adressa un salut raide en leur indiquant des sièges.

— Irons-nous chez le docteur ? demanda la jeune fille en insistant.

— Voici trois jours que nous n'avons vu M. de Douhaut, dit Laurence, rêveuse, et sans l'entendre. Serait-il malade ?  
— Non, il avait un dîner ce soir... Dites, chère Laurence, irons-nous ?...  
— Oui, si vous le désirez.  
— Merci, oh ! merci ! Que vous êtes bonne !... Mais vous serez charmée de ce bon docteur, en dépit de ses manières brusques. Et c'est un si agréable, si spirituel convive !...  
Le lendemain, comme le docteur Sertan, vieilli, changé, mais en apparence impassible, donnait ses consultations à l'heure accoutumée, il vit entrer dans son cabinet deux femmes de mise élégante, auxquelles il adressa un salut raide en leur indiquant des sièges.

— Irons-nous chez le docteur ? demanda la jeune fille en insistant.

— Voici trois jours que nous n'avons vu M. de Douhaut, dit Laurence, rêveuse, et sans l'entendre. Serait-il malade ?  
— Non, il avait un dîner ce soir... Dites, chère Laurence, irons-nous ?...  
— Oui, si vous le désirez.  
— Merci, oh ! merci ! Que vous êtes bonne !... Mais vous serez charmée de ce bon docteur, en dépit de ses manières brusques. Et c'est un si agréable, si spirituel convive !...  
Le lendemain, comme le docteur Sertan, vieilli, changé, mais en apparence impassible, donnait ses consultations à l'heure accoutumée, il vit entrer dans son cabinet deux femmes de mise élégante, auxquelles il adressa un salut raide en leur indiquant des sièges.

— Irons-nous chez le docteur ? demanda la jeune fille en insistant.

— Voici trois jours que nous n'avons vu M. de Douhaut, dit Laurence, rêveuse, et sans l'entendre. Serait-il malade ?  
— Non, il avait un dîner ce soir... Dites, chère Laurence, irons-nous ?...  
— Oui, si vous le désirez.  
— Merci, oh ! merci ! Que vous êtes bonne !... Mais vous serez charmée de ce bon docteur, en dépit de ses manières brusques. Et c'est un si agréable, si spirituel convive !...  
Le lendemain, comme le docteur Sertan, vieilli, changé, mais en apparence impassible, donnait ses consultations à l'heure accoutumée, il vit entrer dans son cabinet deux femmes de mise élégante, auxquelles il adressa un salut raide en leur indiquant des sièges.

taires s'échappaient de ses yeux. Laurence ne chercha pas à distraire sa tristesse, elle-même se sentait péniblement impressionnée.

Le soir, comme elles étaient de nouveau assises au coin du feu, madame du Valmoët releva tout à coup la tête :

— Anne, il serait temps de songer à votre toilette : vous savez que nous attendons quelques amis ce soir.

— Vous voudrez bien m'excuser auprès d'eux, dit la jeune fille, dont les yeux se remplirent de larmes. Je ne puis détacher ma pensée de cet être jadis si joyeux, si fort, si plein de vie, qui livre aujourd'hui cette lutte poignante avec la mort...  
Madame du Valmoët n'insista pas ; mais se trouvant quelques instants après seule avec M. de Douhaut, qui était arrivé le premier, elle lui raconta ce qui s'était passé, ajoutant :

— Peut-être ce cœur de jeune fille va-t-il s'attendrir. Je le voudrais pour Anne : vous aviez jadis approuvé ces projets d'union... Pauvre enfant ! Elle ne saura pas ce que son bonheur me coûte ! Après m'être attachée à elle, après avoir connu, je puis le dire, ce qu'est une amie, je me trouverai de nouveau livrée à l'isolement... Ça toujours été la fin de mes affections...  
Il y avait dans ces paroles, prononcées sans emphase, un sentiment qui éveilla la sympathie de M. de Douhaut.

— Moi aussi, je suis seul, dit-il en soupirant. Mais Anne vous aime ; pourquoi, si elle se mariait, ne demeureriez-vous pas sous le même toit ?

— Moi ? Oh non ! Je ne suis pas sa mère, et je ne voudrais m'imposer ni à elle ni à son mari... Mais en voilà trop sur ce sujet : je ne suis pas accoutumée à m'occuper ainsi de moi, et surtout à en occuper les autres... Parlez-moi de vos études et de vos projets...  
Une demi-heure s'écoula avant l'arrivée des invités de madame du Valmoët, et ce temps passa comme un songe pour M. de Douhaut. Cette femme un peu positive avait, sans posséder des facultés transcendantes, une sorte de penchant pour les sciences exactes ou abstraites, et l'attention froide et tranquille qu'elle lui prêtait le flattait plus que l'intérêt passionné, mais souvent inhabile, qu'il avait repoussé chez Alix.

Le lendemain, et pendant plusieurs jours, Manette alla prendre des nouvelles de Georges. Au bout d'une semaine, elle rapporta une ligne du docteur :

« Merci... Il est sauvé. »  
— Dieu soit loué ! dit Anne avec un soupir de joie.

Puis, elle fit un retour sur le passé.

— Sans mes rêves, pensait-elle, sans l'ambition que j'avais au cœur, je l'aurais épousé, et... peut-être eussé-je été heureuse... Alix l'avait choisi pour moi...  
Elle se reprenait alors à ses travaux littéraires et se livrait à la poésie. Pour une nature comme la sienne, c'était une distraction dangereuse, car elle absorbait peu à peu toutes ses pensées.

XXI

L'hiver est passé, les premières feuilles paraissent aux arbres, les lilas bourgeonnent, des souffles tièdes remplissent l'atmosphère. La fenêtre d'Anne est ouverte ; la jeune fille aperçoit, de la place où elle est assise, les deux clochers dentelés de Sainte-Clotilde, et quelques tilleuls qui penchent par-dessus le mur d'un jardin leurs têtes verdoyantes. Des jacinthes fleurissent dans des cornets de cristal ; un rayon de soleil traverse la chambre d'une flèche d'or, le silence de ce tranquille quartier permet au printemps de faire entendre sa douce voix, et cependant, un nuage est répandu sur les traits d'Anne. Elle écrit rapidement, non les poésies auxquelles elle a voué une part de sa vie, mais des pensées et des impressions intimes, cédant ainsi à un besoin d'épanchement qui doit être bien vif, car des larmes jaillissent de ses yeux tandis que sa plume court rapidement sur le papier.

Une de ces indiscretions permises à l'auteur et au lecteur nous initiera au secret du petit cahier placé sur le bureau de la jeune fille.

... Quand je serai vieille, et que je relirai ces lignes, peut-être sourirai-je du chagrin mal défini qui gonfle aujourd'hui mon cœur... Pourquoi ces pleurs qui mouillent mon papier ? Pourquoi ce besoin, autrefois inconnu, de dire à ce muet confident les pensées que je forme et les sentiments que j'éprouve ? Qu'est-ce que cette vague sensation de vide—telle que si la vie était décolorée pour moi, que si le bonheur m'avait dit son dernier mot ? Rien ne semble changé ; les mêmes loisirs si doux et les mêmes travaux enivrants me sont laissés ; ma belle-mère est bonne, notre vie est agréablement remplie, et le milieu où nous nous trouvons comble mes anciennes aspirations.

Alors, qu'est-ce donc que j'éprouve ? Le besoin d'une occupation plus sérieuse, peut-être, ou la pensée que Dieu m'a destinée à un autre rôle que celui de jouir de la poésie et de l'art comme Poiseau jouit de l'espace et l'enfant de la liberté... Je ne suis pas assez détachée du monde pour aller remplir, dans les mansardes ou sous le voile de la religieuse, des devoirs obscurs près des pauvres ou de l'enfance... Mon âme n'est point assez haute pour la contemplation et la perpétuelle immolation du cloître ; et pourtant, il y a en moi une activité inquiète, et ma conscience me dit que toute vie qui n'a qu'elle-même pour but est une vie manquée...  
J'ai été, ces jours derniers, demandée en mariage et j'ai refusé un homme honorable et désintéressé sans hésitation, sans regrets... N'aimerait-on pas deux fois ?... Mais puis-je cependant appeler du nom d'amour ce sentiment que la vanité avait peut-être fait éclore et que l'orgueil déçu a anéanti ? Non je n'aime plus M. de P... si seulement je l'ai aimé ; mais le désappointement dont il a été pour moi l'occasion a sans doute ébranlé dans mon âme la confiance en un autre...  
Nos amis, ceux mêmes que je voyais autrefois avec le plus de plaisir, me sont en ce moment presque à charge. Un seul m'est sympathique : le docteur Sertan. Mais il ne vient guère. Son neveu est reparti pour Blois, sans nous voir, ce qui m'a surprise, car, quoi que j'aie pu penser un instant, il a oublié ses anciens rêves... Il les avait déjà abandonnés quand il venait chez ma belle-mère... Alors, pourquoi fuir ici notre présence ?...  
(La suite au prochain numéro.)

... Quand je serai vieille, et que je relirai ces lignes, peut-être sourirai-je du chagrin mal défini qui gonfle aujourd'hui mon cœur... Pourquoi ces pleurs qui mouillent mon papier ? Pourquoi ce besoin, autrefois inconnu, de dire à ce muet confident les pensées que je forme et les sentiments que j'éprouve ? Qu'est-ce que cette vague sensation de vide—telle que si la vie était décolorée pour moi, que si le bonheur m'avait dit son dernier mot ? Rien ne semble changé ; les mêmes loisirs si doux et les mêmes travaux enivrants me sont laissés ; ma belle-mère est bonne, notre vie est agréablement remplie, et le milieu où nous nous trouvons comble mes anciennes aspirations.

Alors, qu'est-ce donc que j'éprouve ? Le besoin d'une occupation plus sérieuse, peut-être, ou la pensée que Dieu m'a destinée à un autre rôle que celui de jouir de la poésie et de l'art comme Poiseau jouit de l'espace et l'enfant de la liberté... Je ne suis pas assez détachée du monde pour aller remplir, dans les mansardes ou sous le voile de la religieuse, des devoirs obscurs près des pauvres ou de l'enfance... Mon âme n'est point assez haute pour la contemplation et la perpétuelle immolation du cloître ; et pourtant, il y a en moi une activité inquiète, et ma conscience me dit que toute vie qui n'a qu'elle-même pour but est une vie manquée...  
J'ai été, ces jours derniers, demandée en mariage et j'ai refusé un homme honorable et désintéressé sans hésitation, sans regrets... N'aimerait-on pas deux fois ?... Mais puis-je cependant appeler du nom d'amour ce sentiment que la vanité avait peut-être fait éclore et que l'orgueil déçu a anéanti ? Non je n'aime plus M. de P... si seulement je l'ai aimé ; mais le désappointement dont il a été pour moi l'occasion a sans doute ébranlé dans mon âme la confiance en un autre...  
Nos amis, ceux mêmes que je voyais autrefois avec le plus de plaisir, me sont en ce moment presque à charge. Un seul m'est sympathique : le docteur Sertan. Mais il ne vient guère. Son neveu est reparti pour Blois, sans nous voir, ce qui m'a surprise, car, quoi que j'aie pu penser un instant, il a oublié ses anciens rêves... Il les avait déjà abandonnés quand il venait chez ma belle-mère... Alors, pourquoi fuir ici notre présence ?...  
(La suite au prochain numéro.)

... Quand je serai vieille, et que je relirai ces lignes, peut-être sourirai-je du chagrin mal défini qui gonfle aujourd'hui mon cœur... Pourquoi ces pleurs qui mouillent mon papier ? Pourquoi ce besoin, autrefois inconnu, de dire à ce muet confident les pensées que je forme et les sentiments que j'éprouve ? Qu'est-ce que cette vague sensation de vide—telle que si la vie était décolorée pour moi, que si le bonheur m'avait dit son dernier mot ? Rien ne semble changé ; les mêmes loisirs si doux et les mêmes travaux enivrants me sont laissés ; ma belle-mère est bonne, notre vie est agréablement remplie, et le milieu où nous nous trouvons comble mes anciennes aspirations.

Alors, qu'est-ce donc que j'éprouve ? Le besoin d'une occupation plus sérieuse, peut-être, ou la pensée que Dieu m'a destinée à un autre rôle que celui de jouir de la poésie et de l'art comme Poiseau jouit de l'espace et l'enfant de la liberté... Je ne suis pas assez détachée du monde pour aller remplir, dans les mansardes ou sous le voile de la religieuse, des devoirs obscurs près des pauvres ou de l'enfance... Mon âme n'est point assez haute pour la contemplation et la perpétuelle immolation du cloître ; et pourtant, il y a en moi une activité inquiète, et ma conscience me dit que toute vie qui n'a qu'elle-même pour but est une vie manquée...  
J'ai été, ces jours derniers, demandée en mariage et j'ai refusé un homme honorable et désintéressé sans hésitation, sans regrets... N'aimerait-on pas deux fois ?... Mais puis-je cependant appeler du nom d'amour ce sentiment que la vanité avait peut-être fait éclore et que l'orgueil déçu a anéanti ? Non je n'aime plus M. de P... si seulement je l'ai aimé ; mais le désappointement dont il a été pour moi l'occasion a sans doute ébranlé dans mon âme la confiance en un autre...  
Nos amis, ceux mêmes que je voyais autrefois avec le plus de plaisir, me sont en ce moment presque à charge. Un seul m'est sympathique : le docteur Sertan. Mais il ne vient guère. Son neveu est reparti pour Blois, sans nous voir, ce qui m'a surprise, car, quoi que j'aie pu penser un instant, il a oublié ses anciens rêves... Il les avait déjà abandonnés quand il venait chez ma belle-mère... Alors, pourquoi fuir ici notre présence ?...  
(La suite au prochain numéro.)

... Quand je serai vieille, et que je relirai ces lignes, peut-être sourirai-je du chagrin mal défini qui gonfle aujourd'hui mon cœur... Pourquoi ces pleurs qui mouillent mon papier ? Pourquoi ce besoin, autrefois inconnu, de dire à ce muet confident les pensées que je forme et les sentiments que j'éprouve ? Qu'est-ce que cette vague sensation de vide—telle que si la vie était décolorée pour moi, que si le bonheur m'avait dit son dernier mot ? Rien ne semble changé ; les mêmes loisirs si doux et les mêmes travaux enivrants me sont laissés ; ma belle-mère est bonne, notre vie est agréablement remplie, et le milieu où nous nous trouvons comble mes anciennes aspirations.

Alors, qu'est-ce donc que j'éprouve ? Le besoin d'une occupation plus sérieuse, peut-être, ou la pensée que Dieu m'a destinée à un autre rôle que celui de jouir de la poésie et de l'art comme Poiseau jouit de l'espace et l'enfant de la liberté... Je ne suis pas assez détachée du monde pour aller remplir, dans les mansardes ou sous le voile de la religieuse, des devoirs obscurs près des pauvres ou de l'enfance... Mon âme n'est point assez haute pour la contemplation et la perpétuelle immolation du cloître ; et pourtant, il y a en moi une activité inquiète, et ma conscience me dit que toute vie qui n'a qu'elle-même pour but est une vie manquée...  
J'ai été, ces jours derniers, demandée en mariage et j'ai refusé un homme honorable et désintéressé sans hésitation, sans regrets... N'aimerait-on pas deux fois ?... Mais puis-je cependant appeler du nom d'amour ce sentiment que la vanité avait peut-être fait éclore et que l'orgueil déçu a anéanti ? Non je n'aime plus M. de P... si seulement je l'ai aimé ; mais le désappointement dont il a été pour moi l'occasion a sans doute ébranlé dans mon âme la confiance en un autre...  
Nos amis, ceux mêmes que je voyais autrefois avec le plus de plaisir, me sont en ce moment presque à charge. Un seul m'est sympathique : le docteur Sertan. Mais il ne vient guère. Son neveu est reparti pour Blois, sans nous voir, ce qui m'a surprise, car, quoi que j'aie pu penser un instant, il a oublié ses anciens rêves... Il les avait déjà abandonnés quand il venait chez ma belle-mère... Alors, pourquoi fuir ici notre présence ?...  
(La suite au prochain numéro.)

... Quand je serai vieille, et que je relirai ces lignes, peut-être sourirai-je du chagrin mal défini qui gonfle aujourd'hui mon cœur... Pourquoi ces pleurs qui mouillent mon papier ? Pourquoi ce besoin, autrefois inconnu, de dire à ce muet confident les pensées que je forme et les sentiments que j'éprouve ? Qu'est-ce que cette vague sensation de vide—telle que si la vie était décolorée pour moi, que si le bonheur m'avait dit son dernier mot ? Rien ne semble changé ; les mêmes loisirs si doux et les mêmes travaux enivrants me sont laissés ; ma belle-mère est bonne, notre vie est agréablement remplie, et le milieu où nous nous trouvons comble mes anciennes aspirations.

Alors, qu'est-ce donc que j'éprouve ? Le besoin d'une occupation plus sérieuse, peut-être, ou la pensée que Dieu m'a destinée à un autre rôle que celui de jouir de la poésie et de l'art comme Poiseau jouit de l'espace et l'enfant de la liberté... Je ne suis pas assez détachée du monde pour aller remplir, dans les mansardes ou sous le voile de la religieuse, des devoirs obscurs près des pauvres ou de l'enfance... Mon âme n'est point assez haute pour la contemplation et la perpétuelle immolation du cloître ; et pourtant, il y a en moi une activité inquiète, et ma conscience me dit que toute vie qui n'a qu'elle-même pour but est une vie manquée...  
J'ai été, ces jours derniers, demandée en mariage et j'ai refusé un homme honorable et désintéressé sans hésitation, sans regrets... N'aimerait-on pas deux fois ?... Mais puis-je cependant appeler du nom d'amour ce sentiment que la vanité avait peut-être fait éclore et que l'orgueil déçu a anéanti ? Non je n'aime plus M. de P... si seulement je l'ai aimé ; mais le désappointement dont il a été pour moi l'occasion a sans doute ébranlé dans mon âme la confiance en un autre...  
Nos amis, ceux mêmes que je voyais autrefois avec le plus de plaisir, me sont en ce moment presque à charge. Un seul m'est sympathique : le docteur Sertan. Mais il ne vient guère. Son neveu est reparti pour Blois, sans nous voir, ce qui m'a surprise, car, quoi que j'aie pu penser un instant, il a oublié ses anciens rêves... Il les avait déjà abandonnés quand il venait chez ma belle-mère... Alors, pourquoi fuir ici notre présence ?...  
(La suite au prochain numéro.)

... Quand je serai vieille, et que je relirai ces lignes, peut-être sourirai-je du chagrin mal défini qui gonfle aujourd'hui mon cœur... Pourquoi ces pleurs qui mouillent mon papier ? Pourquoi ce besoin, autrefois inconnu, de dire à ce muet confident les pensées que je forme et les sentiments que j'éprouve ? Qu'est-ce que cette vague sensation de vide—telle que si la vie était décolorée pour moi, que si le bonheur m'avait dit son dernier mot ? Rien ne semble changé ; les mêmes loisirs si doux et les mêmes travaux enivrants me sont laissés ; ma belle-mère est bonne, notre vie est agréablement remplie, et le milieu où nous nous trouvons comble mes anciennes aspirations.

Alors, qu'est-ce donc que j'éprouve ? Le besoin d'une occupation plus sérieuse, peut-être, ou la pensée que Dieu m'a destinée à un autre rôle que celui de jouir de la poésie et de l'art comme Poiseau jouit de l'espace et l'enfant de la liberté... Je ne suis pas assez détachée du monde pour aller remplir, dans les mansardes ou sous le voile de la religieuse, des devoirs obscurs près des pauvres ou de l'enfance... Mon âme n'est point assez haute pour la contemplation et la perpétuelle immolation du cloître ; et pourtant, il y a en moi une activité inquiète, et ma conscience me dit que toute vie qui n'a qu'elle-même pour but est une vie manquée...  
J'ai été, ces jours derniers, demandée en mariage et j'ai refusé un homme honorable et désintéressé sans hésitation, sans regrets... N'aimerait-on pas deux fois ?... Mais puis-je cependant appeler du nom d'amour ce sentiment que la vanité avait peut-être fait éclore et que l'orgueil déçu a anéanti ? Non je n'aime plus M. de P... si seulement je l'ai aimé ; mais le désappointement dont il a été pour moi l'occasion a sans doute ébranlé dans mon âme la confiance en un autre...  
Nos amis, ceux mêmes que je voyais autrefois avec le plus de plaisir, me sont en ce moment presque à charge. Un seul m'est sympathique : le docteur Sertan. Mais il ne vient guère. Son neveu est reparti pour Blois, sans nous voir, ce qui m'a surprise, car, quoi que j'aie pu penser un instant, il a oublié ses anciens rêves... Il les avait déjà abandonnés quand il venait chez ma belle-mère... Alors, pourquoi fuir ici notre présence ?...  
(La suite au prochain numéro.)

... Quand je serai vieille, et que je relirai ces lignes, peut-être sourirai-je du chagrin mal défini qui gonfle aujourd'hui mon cœur... Pourquoi ces pleurs qui mouillent mon papier ? Pourquoi ce besoin, autrefois inconnu, de dire à ce muet confident les pensées que je forme et les sentiments que j'éprouve ? Qu'est-ce que cette vague sensation de vide—telle que si la vie était décolorée pour moi, que si le bonheur m'avait dit son dernier mot ? Rien ne semble changé ; les mêmes loisirs si doux et les mêmes travaux enivrants me sont laissés ; ma belle-mère est bonne, notre vie est agréablement remplie, et le milieu où nous nous trouvons comble mes anciennes aspirations.

Alors, qu'est-ce donc que j'éprouve ? Le besoin d'une occupation plus sérieuse, peut-être, ou la pensée que Dieu m'a destinée à un autre rôle que celui de jouir de la poésie et de l'art comme Poiseau jouit de l'espace et l'enfant de la liberté... Je ne suis pas assez détachée du monde pour aller remplir, dans les mansardes ou sous le voile de la religieuse, des devoirs obscurs près des pauvres ou de l'enfance... Mon âme n'est point assez haute pour la contemplation et la perp

## POURQUOI LACORDAIRE

QUINTA

LA CHAIRE DE NOTRE-DAME

Il nous semble intéressant de rappeler les circonstances dans lesquelles Lacordaire descendait, en pleine maturité de l'âge et du talent, de cette chaire de Notre-Dame qu'il avait créée.

On s'est souvent demandé la raison de cette retraite. Nous venons de lire les bonnes feuilles d'un livre, intitulé *Lacordaire*, qui est l'œuvre d'un professeur de la Faculté de théologie, à Aix, M. l'abbé Ricard, à qui l'on doit déjà un volume fort intéressant sur Lamennais. L'auteur, amené par ses études sur l'École Lamennaisienne, à traiter de Lacordaire, consacre un chapitre à la situation et au rôle de l'éloquente dominicain sous l'Empire. En voici un extrait.

Ne plus remonter dans la chaire de Notre-Dame !... Notre-Dame, c'était sa grande patrie ! Chaque fois qu'il venait à Paris, son regard, du plus loin qu'il pouvait, en cherchant avidement les vieilles tours majestueuses ; et, quand il les avait enfin distinguées, son âme tressaillait toujours, un sourire épanouissait son âme grave visage : il saluait, avec un respect filial, la basilique aimée.

Lorsque, après s'être consulté devant Dieu et sa conscience, il comprit qu'il devait renoncer à la chaire de Notre-Dame, et fut pris de peur. Il s'enfuit de Paris. Mme Swetchine s'en étonnait.

— Ah ! répondait-il, si je revenais à Paris, je serais accablé de sollicitations pour Notre-Dame, et jamais je n'aurais assez de force pour y résister.

Que se passait-il donc ? Puisqu'on le sollicitait de remonter dans sa grande chaire, pourquoi résistait-il à cet attrait de son cœur qui l'y rappelait ?

Ici, je vais marcher sur des charbons ardents. J'entre résolument sur ce brûlant terrain.

« Je tiens, par-dessus tout, écrivait Lacordaire, à l'intégrité du caractère : plus je vois les hommes en manquer et faillir ainsi à la religion qu'ils représentent, plus je veux, avec la grâce de Celui qui tient les cœurs dans sa main, me tenir pur de tout contact avec ce qui peut compromettre ou affaiblir en moi l'honneur du chrétien. »

Il ajoutait fièrement :

« Je ne puis jamais répondre de m'asservir à une prudence qui me glacerait... Être ou ne pas être, c'est là la question. »

Mais Louis-Napoléon était maintenant président de la République.

« J'ai voté pour le général Cavaignac, dit Lacordaire, les passions nous précipitent vers un retour brusque à une monarchie quelconque, sauf à la briser quand elles en seront lassées. Pour moi, ayant accepté la République sans l'avoir désirée, j'ai voulu ne rien faire qui fût pour elle un élément de ruine. »

De mauvais jours s'approchaient pour l'éloquence. Selon la tactique familière à certains politiques heureux, tout à coup l'éloquence française fut rendue responsable de tous les malheurs du pays.

Montalembert, pour l'exprimer, a trouvé un mot spirituel, un de ces mots à la Juvénal, vrais coups de lanterne qui cinglent et marquent au visage. C'était, a dit le grand orateur, ami de Lacordaire, « c'était une revanche éclatante de tous ceux qui n'avaient jamais su se faire écouter de personne. »

Ah ! on veut bâillonner les bouches éloquentes, soit ! Il sera plus digne et plus sûr de garder le silence. Vous le voulez, je me tais. Mais, auparavant, vous m'entendez une fois encore, la dernière ! Quel beau spectacle !... Venez, allons l'entendre, avant que ce représentant le plus considérable et le plus respecté de la parole publique, ferme, lui aussi, sa lèvres puissantes. Regardez, on croirait voir un de ces rochers un peu plus élevés que les autres, que la marée montante est lente à recouvrir et qui disparaît le dernier dans les flots. Ecoutez, on croirait entendre une des détonations suprêmes qu'un vaisseau qui sombre lance comme un adieu aux vagues qui vont l'engloutir : c'est la dernière bordée du *Vengeur* ou du *Cumberland*.

\* \*

Le 10 février 1853, une foule compacte, pressée comme des flots, debout faute d'espace, attendait, hale-tante, le dernier accent de la parole libre. L'Église, où cette houle humaine s'agitait en sens divers, était cette même Église de Paris qui avait eu les prémices de l'éloquence Lacordairienne, Saint-Roch, le temple témoin de ce premier essai, hésitant et presque balbutiant, qui faisait dire aux auditeurs d'alors : ce ne sera jamais un prédicateur !

Ceux qui l'avaient cru survivaient, et, au lieu de la poignée d'amis indulgents qui entourait le prédicateur de 1833, ils retrouvait, autour de l'orateur de 1853, un océan profond, plus que cela, un peuple.

Oui, un peuple, le peuple franc, plus jaloux encore que le peuple romain de ses tribuns, plus sensible que le peuple athénien à la parole publique. Le forum est désert, la tribune aux harangues est en deuil de Cicéron, Philippe a vaincu Démosthènes. A son de trompe, on a proclamé la loi universelle du silence. Le canon grondait, pendant que les lieutenants de César commandaient de se taire, et, pour ceux qui méconnaissent l'ordre du Maître, il y a un cachot et des géoliers à Sainte-Pélagie, et plus loin, dans nos ports de guerre, il y a des vaisseaux-transports tout prêts à cingler vers Cayenne !

Lacordaire parut. Deux archevêques présidaient l'assemblée : l'un, rallié à l'Empire, au grand désespoir de l'orateur qui l'avait aimé ; l'autre, son ami et son protecteur courageux, à Bordeaux, contre les vexations des ombres de proconsuls sous le gouvernement de Juillet.

Ce fier dominicain s'inclina du côté des deux archevêques, comme pour saluer l'Église. Puis, apercevant dans cette vaste mer les représentants du pouvoir nouveau, il redressa la tête. Ses lèvres s'ouvrirent, et, lentement, d'une voix ferme, un peu rauque, il laissa tomber deux mots sur l'auditoire :

« *Esto vir !* soyez homme !... »

C'est l'adieu de David mourant à son fils Salomon. Remarquez-le, c'est David qui parle, David qui dit adieu à son enfant. David ! mais, vous le savez bien, depuis que Saül est tombé sur les monts de Gelboé, depuis que Lamennais a failli à sa mission, David, c'est Lacordaire, et ce fils royal, cet héritier de la gloire paternelle, ce Salomon, ah ! vous le savez bien aussi, c'est l'auditoire français, c'est le cœur du pays, c'est la patrie reconquise par cet homme, c'est la nation ramenée au baptistère de Reims et à la tradition de Clovis, c'est la France redevenue chrétienne, arrachée toute vive des mains de Voltaire par ce conquérant qui l'a jetée de force entre les mains du Christ !

*Esto vir*, ô mon peuple ! ô mon pays de France ! ô mon fils ! sois homme ! c'est la dernière fois qu'il m'est donné de te parler ! Vois, je vais mourir, mourir bien jeune, mourir tout vivant, enseveli dans ma gloire au milieu de la bataille, mais, laisse-moi te dire adieu, laisse-moi te confier une suprême pensée, laisse-moi te faire mon héritier et mon exécuteur testamentaire !

Tout ce discours roula sur les obligations de la virilité chrétienne dans la vie publique et dans la vie privée.

« Il y a, dit-il, incompatibilité entre la possession de la grandeur de l'Évangile et la bassesse du caractère. »

Il osa ajouter :

« On peut avoir un grand esprit et une âme vulgaire ; une intelligence capable d'illuminer son siècle et une âme capable de le déshonorer : on peut être un grand homme par l'esprit et un misérable par le cœur. »

L'auditoire frissonnait. On devinait l'approche du péril, on sentait venir l'allusion. Elle vint.

« Celui qui emploie des moyens misérables, même pour faire le bien, *même pour sauver son pays*, celui-là demeure toujours un misérable. »

\* \*

Il était entré dans le vif, il n'en sortit plus, coupant, tranchant avec une verve impitoyable. On disait : « L'imprudent ! il brûle ses vaisseaux ! » Or, il les brûlait de son plein gré, le voulant, après réflexion mûrie dans le silence de son âme, comme le témoignent toutes ses lettres d'alors.

Il eut un magnifique élan.

« Dieu, s'écria-t-il, Dieu n'est occupé qu'à nous donner des occasions de pleurer. Il renverse des empires, il en élève d'autres, non pas pour ce que vous pouvez vous imaginer, mais pour qu'il y ait des larmes, et que, y ayant des larmes, il y ait des martyrs, des patients, des hommes qui, en souffrant, développent ce grand caractère de l'adversité, qui en fait seul quelque chose. »

De là, dit Montalembert, un développement sur la révolution, qu'avait précédée la conspiration des princes de la terre et des princes de la pensée pour dépouiller et déshonorer l'Église.

« L'Église de France, dit-il, abandonne ses biens volontairement, quand on les lui demanda ; elle alla dans l'exil, quand on le voulut ; elle offrit sa tête au bourreau, quand on l'exigea : et ainsi, en quelques jours, elle sauvait la foi dans vos pères et dans leur postérité qui est vous-mêmes. Les malheureux qui avaient combattu le christianisme croyaient ne plus trouver qu'un troupeau d'esclaves, ils trouvèrent les catacombes, et ils périrent eux-mêmes devant cette générosité, cette force de patience qu'il plut à Dieu de nous donner. »

Mais cette évocation de la Terreur le ramenait forcément à la légende napoléonienne, cette légende immortalisée par les grenadiers de Napoléon le Grand, chantée par Béranger, popularisée par l'imagerie et enluminée sur les murs de toutes les chaumières, qui venait de faire le second empire. Il ne pouvait manquer d'en parler librement, ses auditeurs le savaient bien. On l'écoutait avec une avidité croissante. Lui, tranquille et

fier comme la garde héroïque à Waterloo, il entra résolument dans la fournaise.

« Le Saint-Siège, dit-il, avait perdu plus que tout autre, parce que, comme il est la tête, c'est à la tête que paraissent les affronts, comme c'est à la tête que paraissent les diadèmes. Dieu prit un homme qu'il investit d'une grande puissance, un homme qu'on appela grand, mais qui n'était pas assez grand pour ne pas abuser de sa puissance ; il le mit aux prises avec le vieillard du Vatican pendant un certain nombre d'années et au plus fort de ses triomphes, ce fut le vieillard qui fut vainqueur. »

Après les luttes de Napoléon Ier contre le Pape, son captif, l'orateur se tourna vers les souvenirs de la guerre d'Espagne :

« Et l'Espagne, qui avait conquis les deux Indes et porté si loin l'étendard de la foi ! Depuis Philippe II, la chrétienté d'Espagne, frappée de mort par le despotisme de ce monarque célèbre, n'avait pas pu se relever ; elle était couchée par terre comme un arbre qui ne peut plus produire une végétation jeune et forte, mais qu'ombragent encore son antique gloire et sa puissante ramure. Il plut à l'homme dont je parlais tout à l'heure de se l'attribuer, en vertu de ce que tous les conquérants appellent le droit de conquête. Quand on lui disait : « Prenez garde d'attaquer cette masse de peuples, » il répondait : « C'est une nation qui a été faite par des moines, et toutes les nations qui ont été faites par des moines sont des lâches ! » Et, aux pieds des Pyrénées, il trouva ces chrétiens formés par des moines, et ses guerriers qui, des Pyramides jusqu'à la mer Baltique, n'avaient, à leur dire, rencontré que des enfants, ses guerriers confessaient, dans un langage tout à la fois militaire et énergique, qu'ici c'étaient plus que des hommes : c'était une guerre de géants. L'Espagne eut l'honneur insigne d'être la première cause de la ruine de ce grand homme et de la délivrance du monde. »

Devant cette audace du moine, debout quand tous étaient courbés ; calme quand tous tremblaient ; disant, le front haut et le regard animé, la vérité totale et courageuse, à la face de la statue plus glorieuse que jamais de l'homme qui dormait aux Invalides, il y eut, dans l'assemblée, un flux et un reflux visible. On regardait autour de soi. Pour un peu, ceux qui portaient le glaive se seraient demandé s'il ne fallait pas porter la main à la garde et tirer l'épée du fourreau. Lacordaire le vit. Il prit un air de suprême dédain. Son visage s'embellit encore sous la lumière d'une flamme qu'on ne lui vit jamais à ce degré : la flamme du patriotisme.

« Oh ! dit-il, il ne faut pas une armée pour arrêter ici ma parole ; il ne faut qu'un soldat. Mais Dieu m'a donné, pour défendre ma parole et la vérité qui est en elle, quelque chose qui peut résister à tous les empires du monde. »

A partir de ce moment, la prédication cessait d'être possible pour lui à Paris.

Il peut descendre de chaire. Il ne vient pas seulement de prononcer un discours, il vient de faire entendre une voix sans peur et libre, il vient d'accomplir un acte.

« J'ai parlé jusqu'ici, dit-il ; maintenant, ce que ma parole a dit, mon silence le dira encore plus haut. J'ai parlé, maintenant je me tais, je souffre et j'entre dans l'immobilité et la puissance d'un tombeau généreux ! »

\* \*

Mais ne vous imaginez pas qu'il ait accompli ce qu'il croyait être son devoir sans douleur. Pour donner à ses contemporains cette leçon de virilité et pour fortifier la leçon par l'exemple, il a brisé son cœur. On a cherché la cause de sa mort prématurée : on a parlé des amertumes dont fut abreuvé le P. Lacordaire en ses dernières années, des répudiations qui attristèrent son cœur si tendre et si sensible sous des dehors de plus en plus réservés, des sacrifices que Dieu imposa au restaurateur des Dominicains de France. Je ne veux pas m'inscrire en faux contre ces interprétations ; mais, à côté de ces causes secondaires selon moi, de la fin si précipitée de Lacordaire, il en est une qui les domine toutes et dont il gardait le secret entre Dieu et lui : il avait la nostalgie de Notre-Dame, « sa grande patrie, » son vrai pays natal. Il mourut de faim et de douleur, parce que son auditoire était perdu pour lui, et que cet auditoire était le fils de ses entrailles, l'enfant de son génie. Or, quand une mère pleure, c'est en vain que vous essayez de la distraire. Rachel ne veut pas être consolée, parce que ses fils ne sont plus.

Comme Rachel, il s'en alla pleurer dans la solitude de ses cloîtres, emportant avec lui une tristesse incurable et retrouvant, cette fois pour en mourir, la mélancolie qui l'avait envahi dès sa jeunesse.

Il n'était encore que séminariste, quand il écrivait :

« Je suis triste quelquefois, mais où n'est-on pas triste ! C'est un dard qu'on porte toujours dans l'âme ; il faut tâcher de ne pas s'appuyer du côté où il se trouve, sans essayer de l'arracher jamais. C'est le javalot de Mantinée, enfoncé dans la poitrine d'Épaminondas : on ne l'enlève qu'en mourant et en entrant dans l'éternité. »



J. W. GOETHE, CÉLÈBRE POÈTE ALLEMAND

Sa glorieuse carrière s'ouvre, se poursuit et s'achève ; et, bien qu'encore loin de sa fin, l'écho d'une plainte adoucie par la foi se retrouve encore :

“ Quand on a consumé sa vie dans un travail désintéressé, et qu'à la fin d'une longue carrière on voit la difficulté des choses l'emporter sur le désir et les efforts, l'âme, sans se détacher du bien, éprouve l'amertume d'un sacrifice qui n'est pas récompensé, et elle se tourne vers Dieu dans une mélancolie que la vertu condamne, mais que la bonté divine pardonne.”

Oui, certes, elle sera pardonnée, car elle ne dégénère jamais en malsaine rancune, en sombre et amer découragement ; elle se révèle et s'épure dans un flot de poésie et de charité, comme dans cette péroraison d'un discours, l'un des derniers qu'il prononça avant de mourir :

“ M. de Chateaubriand, couché sous le poids de la gloire et des années, se retrouvait un jour aux bords solitaires du Lido, à l'extrémité des lagunes de Venise. Le ciel, la mer, l'air, le rivage des îles et l'horizon de l'Italie, tout se représentait aux regards du poète comme il l'avait autrefois admiré. C'était bien là Venise avec ses coupes sortant des eaux ; c'était le lion de Saint-Marc avec sa fameuse inscription : *Paix à toi, Marc, mon évangéliste*. C'étaient les mêmes splendeurs obscures dans la défaite et la servitude, mais empruntant aux ruines un charme qui n'avait point péri ; c'était enfin le même spectacle, les mêmes bruits, le même silence, l'Orient et l'Occident réunis en un point glorieux, aux pieds des Alpes illuminées de tous les souvenirs de Rome et de tous ceux de la Grèce. Cependant le vieillard demeurait pensif et triste ; il ne pouvait croire que ce fût là Venise, cette Venise de sa jeunesse qui l'avait tant ému, et, comprenant que c'était lui seul qui n'était plus le même, il livra aux brises de la mer qui le sollicitaient en vain cette parole mélancolique : “ Le vent qui souffle sur une tête dépouillée ne vient d'aucun rivage heureux ! ”

“ Pour moi, en me retrouvant en présence d'une scène qui fut ma première initiation à la vie publique, je n'éprouve point, malgré la différence des âges, un si cruel désenchantement. Il me semble que ma jeunesse revit dans celle qui m'entoure, et, au bruit de vos sympathies pour nos heureux triomphateurs, à la pensée des joies plus intimes et plus profondes qui vont sortir du cœur de tant de mères, je me dirai à moi-même, content et consolé : “ Le vent qui souffle sur une tête dépouillée vient quelquefois d'un rivage heureux.”

Ces derniers mots disent où Lacordaire vint chercher ses consolations, les seules qu'il ait voulu goûter, parce qu'elles le remettaient en contact avec des âmes qui lui rappelaient la jeunesse de Stanislas et les compagnons d'Ozanam.

NOUVELLES DIVERSES

On annonce la mort de M. Etienne Pelch, de Saint-Charles de Bellechasse, âgé de cent ans.

Deux enfants, âgés respectivement d'un an et quatre ans, ont été abandonnés par leurs parents, à Saint-Raymond, et conduits à un asile.

PROGRÈS.—On se propose d'établir, sur l'une des tours de l'hôtel-de-ville de Montréal, un observatoire où seront faits plusieurs fois par jour des calculs météorologiques.

M. Félix Fortier, greffier du conseil exécutif, vient d'être mis en retraite. Il restera cependant en fonctions jusqu'au 1er de juin.

Il est rumeur à Winnipeg que l'hon. M. Cauchon a l'intention de se porter candidat dans la province du Manitoba aux prochaines élections fédérales.

Il y a quelques jours, M. Jean Charlebois et ses deux enfants, âgés respectivement de sept et onze ans, traversaient le pont de glace d'un lac, dans le district de la Gatineau. En voulant sauver leur père, qui venait d'enfoncer sous la glace, les deux enfants se noyèrent avec lui.

Une nouvelle loi des États-Unis va permettre aux maîtres de poste d'administrer le serment de recevoir et de remplir tous les devoirs d'un officier de douane dans le cas de livres importés par le poste. Il nous semble qu'une pareille mesure pourrait avec avantage être appliquée au Canada.

Trois cents filles employées à la fabrique de tapis de Higgins, à New-York, se sont mises en grève afin d'obtenir une augmentation de gages de dix pour cent. Deux mille trois cents personnes vont se trouver sans emploi si la difficulté ne se règle pas.

Une jeune veuve qui pleure son mari ressemble à un bâton de bois vert jeté sur le feu : il pleure par un bout, quand le cœur est près de s'enflammer.

UN HOMME DE BIEN

Il y a quelques semaines mourait à Paris M. l'abbé Baron, un des aumôniers militaires que les radicaux ont chassés, par haine de la religion, de l'armée française. *L'Univers* consacre à la mémoire de ce saint prêtre les lignes suivantes, renfermant le récit d'un des faits les plus touchants, sans contredit, auxquels ait jamais donné lieu la passion du salut des âmes.

Nous voudrions ajouter un mot à l'hommage si vrai, si touchant dans sa simplicité, rendu par la presse catholique et spécialement par *L'Univers*, à la mémoire de M. l'abbé Baron. Nous avons connu cet humble et admirable prêtre, avant qu'il fût aumônier militaire à Paris, au temps où, vicaire de paroisse à Douai, il jetait ses premières flammes sacerdotales. Voici le trait qui nous fut alors raconté de lui. Il nous semble comparable à ce qu'on lit de plus beau dans la vie des saints :

“ La paroisse où l'abbé Baron exerçait son ministère possédait alors un épicier libre-penseur, qui s'était juré de mourir en athée. Cet épicier, on le voit, avait devancé les temps : c'était un précurseur. Heureusement pour lui, il avait une femme aussi pieuse qu'il était impie. Elle demandait avec larmes au Seigneur la conversion de son mari, atteint d'une maladie de poitrine incurable ; mais elle n'osait rien lui demander à lui-même ; car ses premières tentatives avaient amené pour seul résultat un déluge de blasphèmes et un renouvellement de fureur anti-chrétienne.

“ Un jour cependant, voyant les forces du malade décliner, et les signes de la mort se manifester sur son visage, elle prit son courage à deux mains, alla trouver l'abbé Baron, son confesseur, et le supplia de venir tenter près du mourant un premier et dernier effort. Il y consentit, pria, affermit son âme, et ne tarda pas à pénétrer dans la redoutable demeure où l'attendait un si rude combat.

“ A la vue du prêtre, le malheureux pâlit de fureur. Sombre, l'air farouche, il semblait le dévorer des yeux. Le ministre de Dieu s'approche de son lit, lui demande de ses nouvelles, essaye de le consoler : pas de réponse. Il insiste, se penche sur la couche de douleur, prononce le nom de Jésus-Christ. A ce nom de piété, le moribond se redresse en rassemblant toutes ses forces pour un suprême outrage : il n'y peut réussir ; le crachat retombe sur son drap.

“ A ce moment, l'abbé Baron eut une inspiration sublime. Il rapprocha son visage de celui du mourant, colla presque sa peau sur la bouche humide de bave, et dit avec un accent de tendresse indéfinissable : “ Ne vous fatiguez pas, mon ami. Si cela vous soulage de me cracher à la figure, tenez, voici ma joue.” Puis, priant Dieu, il attendit l'outrage.

“ Au bout d'un instant de silence, il sentit tout à coup une main tremblante qui l'attrait ; une larme lui mouilla le visage. C'était le moribond qui pleurait. La charité héroïque du ministre de Jésus-Christ l'avait changé, converti en un clin d'œil, et d'un impie, d'un blasphémateur, elle avait fait un pénitent et un chrétien.

“ Pleurant à son tour et rendant grâce au Dieu de miséricorde, le prêtre confessa le mourant, lui apporta les derniers sacrements qui furent reçus avec la plus touchante dévotion. Le bienheureux converti expira quelques heures après, dans les bras et sous la bénédiction de son sauveur et, comme le bon larron, il entra sans doute tout droit au paradis.”

Voilà ce que nous avons su et ce que nous avons voulu dire de l'abbé Baron. N'est-ce pas une belle oraison funèbre !

A. DE SÉGUR.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de pomons ou d'une consommation incurable. Les *Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'Irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chantres. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

Décès

En cette ville, le 5 courant, à l'âge de sept mois, Marie-Alice-Blanche-Eulalie, enfant de M. Jean Marcell épicier.

Le monde médical.

Dans une discussion entre deux médecins très violents qui s'insultent :

—Ménagez-moi, confrère, j'ai la gravelle !

—Vous avez la gravelle ? Eh bien, raison de plus pour ne pas me jeter la pierre !

*Toujours prévoyant.*—On lit dans le *Star*, de Washington, D. C. que le sénateur James C. Blaine, qui a souvent souffert du rhumatisme, achète maintenant de l'Huile de St. Jacob pour s'en servir plus tard, s'il ressentait de nouvelles douleurs rhumatismales.

Maladies du Foie, des Rognons et de Bright.—Un remède certain qui détruit le germe de toutes ces maladies est certainement au-dessus de toute valeur. Vous trouverez ce remède dans les Amers de Houblon. Les certificats de vos voisins qui en font usage vous le prouveront.

LES ÉCHECS

Montréal, 11 mai 1882.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure.

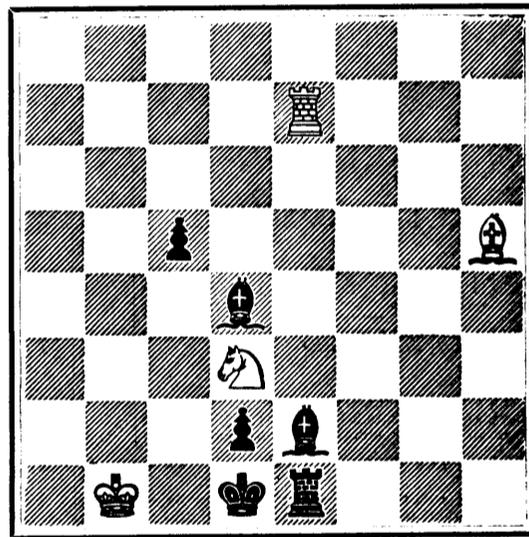
SOLUTIONS JUSTES :

No. 308. — MM. Eusèbe J. Maurien, Québec ; N. Guérin, Montréal ; F. H. Gingras, Trois-Rivières ; L. O. P., Sherbrooke ; L. Dargis, P. Fabien, M. Lafrenais, Montréal ; Un amateur, Terrebonne ; N. P. Sorel ; H. Lupien, V. Gagnon, S. Tudieu, Québec ; Paul Paradis, St-Jean.

PROBLÈME No. 309.

Composé par Mlle J. M. JONES, Londres.

NOIRS.—6 pièces.



BLANCS.—4 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION.—No. 308.

Blancs.	Noirs.
1 T 5e C D	1 R 8e T
2 P fait T	2 R 7e T
3 T 8e T D, mat	
	Si :
2 P fait D	1 R 6e T
3 D 3e C D, mat.	2 R 5e T



APPROVISIONNEMENTS POUR LES PENITENCIERS

DES SOUMISSIONS cachetées, portant la suscription “ Soumissions pour approvisionnements,” seront reçues au bureau du Préfet du Pénitencier de St-Vincent de Paul, jusqu'au treizième jour de MAI 1882, à midi, de personnes désirant passer un contrat pour fournir à l'Institution telles quantités des articles ci-dessous mentionnés, savoir : viande, farine, épicerie, effets de nouveautés, flanelle et étoffe de laine, fourrage, cuir et fournitures, charbon et pétrole, qui seront nécessaires pour la consommation à la prison depuis le 1er juillet 1882 au au 30 juin 1883.

La farine devra être inspectée et estampée avant d'être livrée. Tous les approvisionnements acceptés, sujet à l'approbation du Préfet, qui donnera tous les renseignements demandés.

On exigera des échantillons du thé, du sucre, du sirop, du tabac, du pétrole et des articles de nouveautés.

Les signatures véritables de deux personnes responsables, consentant à se rendre cautions pour l'exécution fidèle du contrat, devront être données dans la soumission, dont on pourra obtenir des formules du préfet, et aucune autre ne sera acceptée.

Les soumissionnaires devront mentionner le prix demandé pour livrer les effets au pénitencier.

Ils devront aussi faire la somme des prix sur la formule de soumission pour la quantité spécifiée de chaque article requis.

GODFROI LAVIOLETTE, Préfet.

Pénitencier, 29 avril 1882.

L'HUILE ST-JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Drogistes Et Commerçants De Medecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.



LIGNES DE TÉLÉGRAPHE DE SELKIRK A EDMONTON AVIS

DES soumissions cachetées seront reçues par le sousigné jusqu'à MIDI de MERCREDI, le 17e jour de MAI prochain, en une somme ronde, pour l'achat de la ligne de télégraphe du Gouvernement (comprenant les poteaux, fils, isolaires et instruments) entre Selkirk et Edmonton.

Les conditions sont qu'il sera entretenu une ligne de communication télégraphique entre Winnipeg, Humbolt, Battleford et Edmonton, et que les messages du gouvernement seront transmis gratis.

Les soumissionnaires devront mentionner, en sus de la somme ronde qu'ils sont prêts à donner pour la ligne de télégraphe, le taux maximum qu'ils chargeront au public pour la transmission des dépêches.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 18 avril 1882.



RIVIÈRE OTTAWA Canaux de Grenville et Ste-Anne

AVIS AUX ENTREPRENEURS

DES soumissions cachetées, adressées au sousigné et portant la suscription: "Soumission pour bois pour portes d'écluses," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des muelles de l'Est et de l'Ouest, jeudi, le 11e jour de MAI prochain, offrant de fournir et livrer le et avant le 3e jour d'octobre 1882, du bois de chêne et de pin, scié de dimensions propres à la construction de portes d'écluses pour les nouvelles écluses à Greece's Point, canal Grenville, et la nouvelle écluse à Ste-Anne, rivière Ottawa.

Le bois devra être des qualités décrites et des dimensions stipulées sur une feuille imprimée que l'on pourra se procurer en s'adressant soit en personne ou par lettre à ce bureau, où l'on pourra aussi obtenir des formules de soumission.

Rien ne sera payé sur le bois avant qu'il n'ait été livré à l'endroit voulu sur les canaux respectifs, ni avant qu'il n'ait été examiné et approuvé par un officier préposé à ce service.

Les entrepreneurs devront se rappeler qu'un chèque de banque accepté pour la somme de \$300 devra accompagner la soumission; cette somme sera confiée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat pour fournir le bois aux prix et conditions mentionnés dans l'offre.

Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées. Le département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions. Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 15 avril 1882.

BULLETIN MENSUEL DU Bureau de Poste de Montréal

Table with columns: Distribuées, DÉPÊCHES, Fermées, A. M., P. M., and A. M. It lists various routes and their respective times and costs.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. - En caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livres d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs, 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford St.

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK AVOCATS, No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND MONTREAL)

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. - Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. - Les Pilules de Golvin sont un puissant dépuratif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de la Santé. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouveau. - Se vendent dans toutes les Pharmacies. - Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. - Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris. - A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.

Compagnie du chemin de fer du Pacifique canadien

La COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE CANADIEN offre à vendre des terres dans la FERTILE CONTRÉE de Manitoba et le Territoire du Nord-Ouest, moyennant certaines conditions de culture, à raison de

\$2.50 L'ACRE

Le prix d'achat est payable un sixième comptant et la balance en cinq versements annuels avec intérêt à six pour cent.

UNE REMISE DE \$1.25 L'ACRE

est allouée pour la culture, tel que décrit dans les règlements agraires de la Compagnie.

LES TITRES DE PROPRIÉTÉS

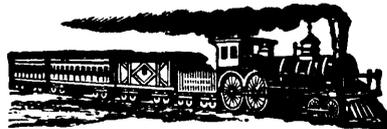
de la Compagnie, que l'on peut se procurer dans toutes les agences de la Banque de Montréal, et dans les autres institutions financières du Canada, seront

RECUS A DIX POUR CENT DE PRIME

sur leur valeur au pair, plus les intérêts composés, pour et en paiement du prix d'achat, diminuant d'autant par conséquent le prix de la terre pour l'acheteur.

Des conditions spéciales seront faites aux compagnies d'émigration et d'agriculture. Pour copie des règlements agraires et autres détails, s'adresser au commissaire des terres de la compagnie, JOHN McTAVISH, à Winnipeg, ou au sousigné,

(Par ordre des directeurs.) CHARLES DRINKWATER, Secrétaire. MONTREAL, 1er Décembre 1881.



CHEMIN DE FER Q. M. O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE LUNDI, 2 JANVIER 1882,

Table with columns: MIXTE, MALLE, EXPRESS. It lists departure and arrival times for various routes like Ottawa, Hochelaga, and St-Jérôme.



Chemin de Fer Intercolonial

1881-Arrangements d'Hiver-1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Table with columns: Train name, Time. Lists routes like Pointe Lévis, Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles, etc.

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.0 p. m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.

Les trains quittant Halifax à 2.45 p. m., et St-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6 hrs. a. m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p. m., restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON, Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 12, rue Saint-François-Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal. D. POTTINGER, Sarintendant-en-Chef. Moncton, N.-B., 15 nov. 1881.-52 f.

Advertisement for HOP BITTERS, (A Medicine, not a Drink), containing Hops, Buchu, Mandrake, Dandelion. It lists various ailments it cures and provides contact information for D. I. C.

Bureau Général, 13, Place d'Armes BUREAUX DES BILLETS: 13 PLACE D'ARMES, 202 RUE ST-JACQUES, MONTREAL. VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUEBEC. VIS-A-VIS L'HOTEL RUSSELL, OTTAWA. L. A. SÉNÉGAL, Surintendant Général.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS, No. 11, Cote de la Place-d'Armes. MONTREAL.

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY, C.R. F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROUSSEAU, L.L.B. LORGE & CIE. 21, RUE SAINT-LAURENT. Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.